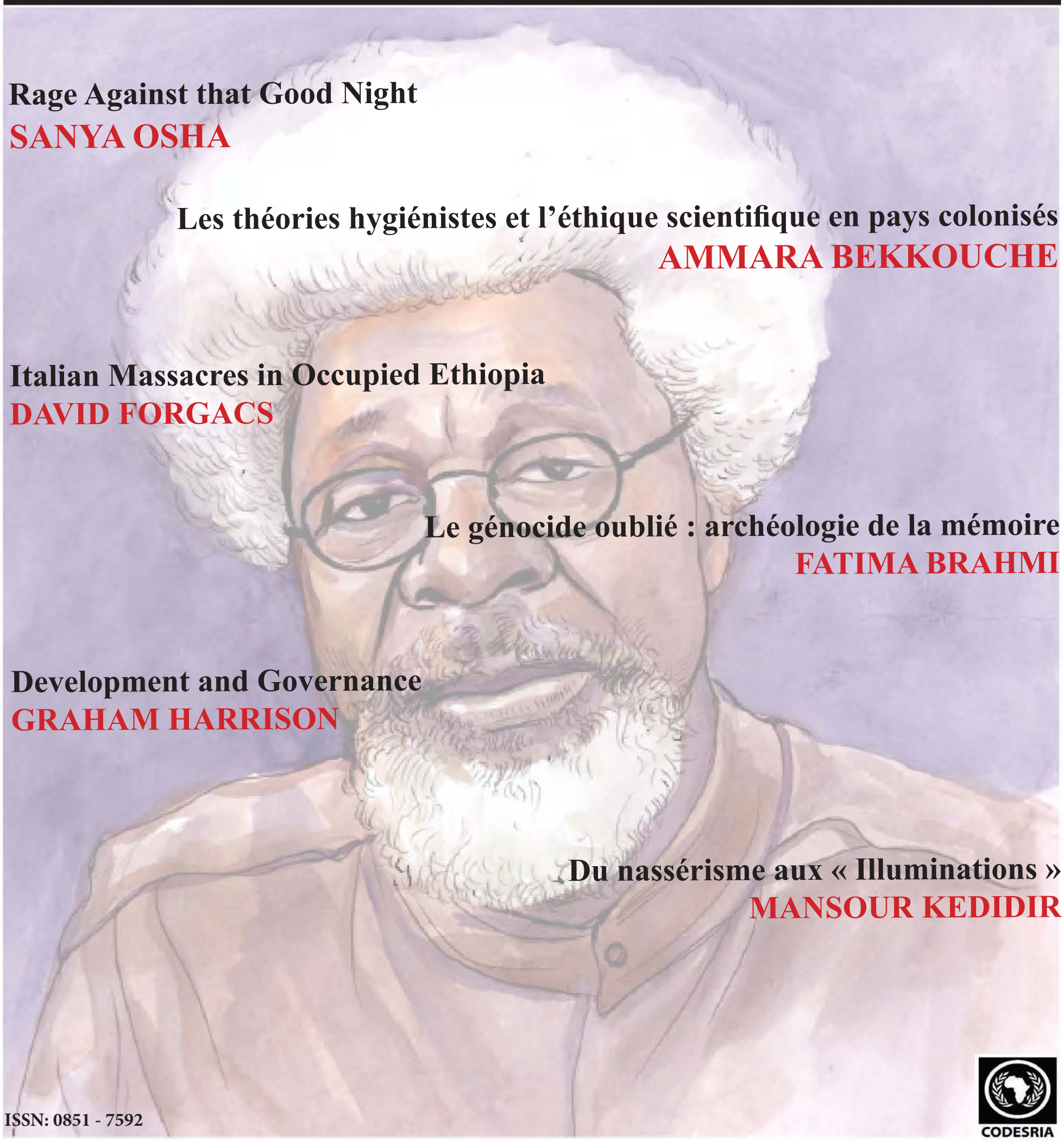
Africa Review of Books
Revue Africaine des Livres

Volume 12, Number 2 September/Septembre 2016



Rage Against that Good Night
SANYA OSHA

Les théories hygiénistes et l'éthique scientifique en pays colonisés
AMMARA BEKKOUCHE

Italian Massacres in Occupied Ethiopia
DAVID FORGACS

Le génocide oublié : archéologie de la mémoire
FATIMA BRAHMI

Development and Governance
GRAHAM HARRISON

Du nassérisme aux « Illuminations »
MANSOUR KEDIDIR

ISSN: 0851 - 7592

CODESRIA

Editor / Editeur

Bahru Zewde

French Editor / Editeur Francophone

Mansour Kedidir

Managing Editor

Asnake Kefale

Editorial Assistant / Assistante éditoriale

Manel Sedjai

Samia Benhenda

Cartoon design / Artiste

Elias Areda

International Advisory Board / Comité éditorial international

Ama Ata Aidoo, Writer, Ghana
Tade Aina, PASGR, Nairobi, Kenya
Elikia M'Bokolo, École des Etudes en Sciences Sociales, France
Rahma Bourkia, Université Hassan II, Morocco
Paulin Hountondji, Université Nationale du Bénin, Benin
Thandika Mkandawrie, London School of Economics and Political Science, London, UK
Adebayo Olukoshi, Addis-Ababa, Ethiopia
Issa G. Shivji, University of Dar es Salaam, Tanzania
Paul Tiyambe Zeleza, United States International University-Africa, Nairobi, Kenya

ARB Annual Subscription Rates / Tarifs d'abonnements annuels à la RAL

(in US Dollar) Africa Afrique		(en dollars US) Rest of the World Reste du monde	
Indivudual	10	15	Particuliers
Institutional	15	20	Instititions

Advertising Rates (in US Dollar) / Tarifs publicitaires (en dollars US)

Size/Position	Black & White Noir & blanc	Colour Couleur	Format/emplacement
Inside front cover	2000	2800	Deuxièmedecouverture
Back cover	1900	2500	Quatrièmedecouverture
Full page	1500	2100	Page entière
Three columns	1200	1680	Trois colonnes
Two columns	900	1260	Deux colonnes
Half page horizontal	900	1260	Demi-page horizontale
Quarter page	500	700	Quart de page
One column	350	490	Une colonne

Advertising and subscription enquiries should be addressed to /
Envoyez vos demands d'insertion publicitaires ou d'abonnement à :

Publications Programme
CODESRIA, Avenue Cheikh Anta Diop X Canal IV
BP 3304, cP18524/ Dakar, Senegal
E-mail: codesria@codesria.sn
Website: www.codesria.org

© CODESRIA 2016. All rights reserved.
The views expressed in issues of the *Africa Review of Books* are those of the authors and do not necessarily reflect those of CODESRIA, FSS or CRASC.

The Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) is an independent organisation whose principal objectives are facilitating research, promoting research-based publishing and creating multiple forums geared towards the exchange of views and information among African researchers. All these are aimed at reducing the fragmentation of research on the contient through the creation of thematic research networks that cut across linguistic and regional boundaries.

CODESRIA publishes *Africa Development*, the longest standing Africa based social science journal; *Afrika Zamani*, a journal of history; the *African Sociological Review*; the *African Journal of International Affairs*; *Africa Review of Books* and the *Journal of Higher Education in Africa*. The Council also co-publishes the *Africa Media Review*; *Identity, Culture and Politics: An Afro-Asian Dialogue*; *The African Anthropologist*, *Journal of African Tranformation, Method(e)s: African Review of Social Sciences Methodology*, and the *Afro-Arab Selections for Social Sciences*. The results of its research and other activities are also disseminated through its Working Paper Series, Green Book Series, Monograph Series, Book Series, Policy Briefs and the CODESRIA Bulletin. Select CODESRIA publications are also accessible online at www.codesria.org.

© CODESRIA 2016. Tous droits réservés.Les opinions exprimées dans les numéros de la RevueAfricaine des Livres sont celles desauteurs et pas nécessairement celles du CODESRIA, du FSS oudu CRASC.

Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) estune organisation indépendante dont le principal objectif est de faciliter la recherche, depromouvoirune forme de publication basée sur la recherche, et de créer des forums permettantaux chercheursafricains d'échanger des opinions et des informations. Le Conseil cherche à luttercontre lafragmentation de la recherche à travers la mise en place de réseaux de recherchethématiques quitranscendent les barrières linguistiques et régionales.

Le CODESRIA publie une revue trimestrielle, intitulée *Afrique et Développement,* qui est la plus ancienne revue de sciences sociales basée sur l'Afrique. Le Conseil publie également *Afrika Zamani* qui est une revue d'histoire, de même que la *Revue Africaine de Sociologie* ; la *Revue Africaine des Relations Internationales* et la *Revue de l'Enseignement Supérieur en Afrique*. Le CODESRIA co-publie également la *Revue Africaine des Médias* ; *Identité, Culture et Politique : un Dialogue Afro-Asiatique* ; *L'Anthropologue africain*, la *Revue des mutations en Afrique, Méthod(e)s : Revue africaine de méthodologie des sciences sociales* ainsi que *Sélections Afro-Arabes pour les Sciences Sociales*. Les résultats de recherche, ainsi que les autres activités de l'institution sont aussi diffusés à travers les « Documents de travail », le « Livre Vert », la « Série des Monographies », la « Série des Livres du CODESRIA », les « Dialogues Politiques » et le *Bulletin du CODESRIA*. Une sélection des publications du CODESRIA est aussi accessible au www.codesria.org.

Notes for Contributors

The *Africa Review of Books* presents a biannual review of works on Africa in the social sciences, humanities and creative arts. It is also intended to serve as a forum for critical analyses, reflections and debates about Africa. As such, the Review solicits book reviews, review articles and essays. Contributions that traverse disciplinary boundaries and encourage interdisciplinary dialogue and debate are particularly welcome.

Reviews and essays should be original contributions: they should not have been published elsewhere prior to their submission, nor should they be under consideration for any other publication at the same time.

The recommended length of manuscripts is 3,000 words, with occasional exceptions of up to 3,500 words for review articles or commissioned essays. Notes (which should be submitted as endnotes rather than as footnotes) should be used sparingly.

Manuscripts should begin with the following publication details: title of the book; author; publisher; number of pages; price; and ISBN number.

Manuscripts are best sent electronically as e-mail attachments. If sent by post as hard copy, they should be accompanied by soft versions on diskette in the MS Word or RTF format. Authors should also send with their submissions their full address and institutional affiliation as well as a short bio-data (including a sample of recent publications) for use on the "Notes on Contributors" section.

Authors are entitled to two copies of the issue of the Review in which their contribution is published.

All communications (contributions, editorial correspondence, books for review) should be addressed to:

Africa Review of Books
Forum For Social Studies
P.O. BOX 25864 code 1000
Addis-Ababa, Ethiopia

Tel: 251-11-6297888/91
E-mail: fss@ethionet.et
www.fssethiopia.org.et

Notes aux contributeurs

La *Revue Africaine des Livres* présente une revue semestrielle de travaux sur l'Afrique dans le domaine des sciences sociales, des sciences humaines et des arts créatifs. Elle a pour but de service de forum pour des analyses critiques, des réflexions et des débats sur l'Afrique. Á ce titre, la Revue souhaiterait recevoir des articles critiques, des essais et des comptes rendus de livres. Les contributions qui transcendent les barrières disciplinaires et encouragent le dialogue interdisciplinaire et les débats sont particulièrement les bienvenues.

Les articles critiques et essais devront être des contributions originales : elles ne devront avoir fait l'objet d'aucune autre publication avant d'avoir été proposées, pas plus qu'elles ne pourraient être prises en considération pour d'autres publications au même moment.

La longueur recommandée pour les manuscrits est de 3 000 mots, avec d'éventuelles exceptions pour les articles critiques commandités. Les notes (qui devraient être proposées en fin plutôt qu'en bas de page) devront être utilisées de façon très succincte.

Les manuscrits devront commencer avec les détails de publication suivants : titre de l'ouvrage, auteur, éditeur, nombre de pages, prix et numéro ISBN.

Les manuscrits devront être envoyés par courrier électronique de préférence en tant que fichiers attachés. S'ils sont envoyés par poste, ils devront être accompagnés d'une version électronique sur CD enregistrée au format MS Word ou RTF. Les auteurs devront aussi préciser leur adresse complète, leur institution de tutelle ainsi qu'une brève note biographique (avec un aperçu des publications les plus récentes) qui pourra être utilisée dans la section "Notes sur les contributeurs".

Les auteurs auront droit à deux exemplaires de la Revue dans lequel paraîtra leur contribution.

Toutes les communications (contributions, correspondance éditoriale, livres pour comptes rendus) devront être adressées à :

Revue Africaine des Livres
Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC)
Technopôle USTO - Bir El Djir
B.P. 1955 Oran El-M'Naouer 31 000 Algérie

Tél : +213 (0) 41 72 06 95 / +213 (0) 41 72 07 03
Fax : +213 (0) 41 72 06 98
E-mail : ral@crasc.dz / revues@crasc.dz
www.crasc.dz

Contents/ Sommaire

Sanya Osha	Rage Against that Good Night....4
David Forgacs	Italian Massacres in Occupied Ethiopia....5
Graham Harrison	Development and Governance....7
W. Alade Fawole	Borders as Bridges, not Barriers....8
L. Adele Jinadu	The Ambiguous Role of the Intellectual as Statesman....10
Ammara Bekkouche	Les théories hygiénistes et l'éthique scientifique en pays colonisés....11
Fatima Brahmi	Le génocide oublié : archéologie de la mémoire....12
Mansour Kedidir	Du nassérisme aux « Illuminations » : en guise d'hommage à Gamal el-Ghitani....14
Ahmed Chernouhi	La fin tragique d'un dirigeant arabe et africain....16
Kahina Bouanane-Nouar	Autobiographies exilées....17
Mehdi Souiah	Ébène, couleur de la vie....18

CONTRIBUTORS/CONTRIBUTEURS

W. ALADE FAWOLE is Professor and Head of Department of International Relations at Obafemi Awolowo University, Ile-Ife, Nigeria. He is a specialist in Nigerian politics and foreign policy and author, among others, of *The Crisis of the State and Regionalism in West Africa* (CODESRIA 2000).

DAVID FORGACS is Guido and Mariuccia Zerilli Marimò Professor of Contemporary Italian Studies at New York University. His most recent book is *Italy's Margins: Social Exclusion and Nation Formation since 1861* (Cambridge University Press, 2014), published also in Italian by Laterza in 2015, which includes a chapter on Italy's colonies.

GRAHAM HARRISON is Professor in the Department of Politics of the University of Sheffield and the department's Director of Postgraduate Research. He has developed a broad range of research and teaching interests around Africa, the political economy of development, governance, and representation. He is on the editorial board of the journals *Review of African Political Economy* and *New Political Economy*.

L. ADELE JINADU is Professor in the Department of Political Science, University of Lagos, and former Executive Director of the Centre for Advanced Social Science (CASS), Port Harcourt (Nigeria). He has been active in the African and international social science network, having served first as Secretary-General of the African Association of Political Science (AAPS, 1985–1990), later as its President (1997–1999), as well as serving as Vice-President, International Political Science Association (IPSA, 2000-2003).

SANYA OSHA is a research fellow at the Institute for Economic Research on Innovation (IERI), and Centre for Excellence in Scientometrics and STI Policy at Tshwane University of Technology, South Africa. Since 2002, he has been on the Editorial Board of *Quest: An African Journal of Philosophy/Revue Africaine de Philosophie*. His books include, *Kwasi Wiredu and Beyond: The Text, Writing and Thought in Africa* (2005), *Ken Saro-Wiwa's Shadow: Politics, Nationalism and the Ogoni Protest Movement* (2007), Postethnophilosophy (2011) and *African Postcolonial Modernity: Informal Subjectivities and the Democratic Consensus* (2014).

AMMARA BEKKOUCHE est architecte-urbaniste diplômée de l'École Polytechnique d'Architecture et d'Urbanisme d'Alger (EPAU). Professeure retraitée de l'enseignement supérieur en Algérie, elle est actuellement chercheure-associée au Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC) à Oran. Ses contributions les plus récentes s'inscrivent dans des problématiques de l'aménagement urbain écologique à travers les questions du patrimoine immatériel en particulier la toponymie : « L'écologie urbaine en gage de qualité des espaces verts ? », in *Architecture, Paysage, Urbanisme. Pour quelle qualité de vie ?* Éditions CRASC/DGRSDT, Algérie, 2014. "A comparative analysis of urban place-name changes. Place Jean Jaurès (Marseille) and Square Port Saïd (Algiers)", Proceedings of the Symposium in Rome, 17–18 November 2014, Peter Jordan / Paul Woodman (eds.), Place-Name Changes, Hamburg 2016.

KAHINA BOUANANE-NOUAR est Maitre de conférences en littérature francophone et comparée à l'Université d'Oran. Elle travaille sur la dimension identitaire dans une perception historique et mémorielle. Elle écrit régulièrement dans l'ARB, sa dernière publication : *Des fresques afro-cubaines au service de la trame narrative, Africa Review of Books*, Vol. 12, n°01- Mars 2016.

FATIMA BRAHMI est Maitre de conférences, Enseignant-chercheur à l'Université de Tlemcen, sa spécialité est les sciences des textes littéraires. Elle travaille sur la Littérature générale et comparée – Analyse du discours – Génétique textuelle – Techniques du travail universitaire. Parmi ses derniers travaux : « Une lecture intertextuelle/interculturelle du roman "*Harraga*"» dans la revue *Approches* n°6 éditée par la faculté des lettres, des langues et des arts, Université de Djelfa, 2014. « Méthodes d'enquête dans le roman policier du XIXe siècle : l'art d'une profession chez trois héros-détectives » in revue *Alhikma*, une périodique académique indexée, n° 30, Éditée par Kounouz Alhikma, 2014.

AHMED CHERNOUHI est chercheur au Centre de recherche en anthropologie sociale et culturelle (Crasc-Oran). Il prépare actuellement un doctorat sur l'analyse du discours. Son domaine d'activité concerne l'analyse du discours journalistique, la sociolinguistique, l'analyse conversationnelle.Parmi ses publications : « L'Éditorial comme un genre du discours journalistique », in Actes du colloque international : *La question du genre ou le genre en question : approches interdisciplinaires de la généricité*, les 16 et 17 décembre 2014, Université de Mascara, Algérie.

MANSOUR KEDIDIR est politologue. Chercheur associé au Crasc, il est le directeur francophone de *l'Africa Review of Books* (ARB/RAL). Outre ses contributions dans des revues académiques, il est l'auteur de trois romans dont le dernier est : *La nuit la plus longue*, Ed. Apic, Octobre 2015. Comme il a publié aussi 02 essais dont le dernier est : *Le gaz naturel algérien dans la sécurité énergétique de l'Europe : un enjeu géopolitique*, publié en février 2016.

MEHDI SOUIAH est Maître de conférences en sociologie à la faculté des sciences sociales à l'Université d'Oran deux. Parmi ses dernières publications : « Le "savoir de survie "comme moyen de resocialisation des sans-abri », in Djamel Guerid (s/d), *Savoir et société en Algérie*, CREAD, Alger, 2012. « Lecture dans le champ littéraire de l'Algérie contemporaine (en arabe) », (Avec Fayçal Sahbi), in revue *Tadwin*, n°5, décembre 2013. « Explorer le fait urbain en Algérie (A propos d'une sociologie des quartiers clandestins) » in Mebtoul Mohammed (s/d), *Les sciences sociales à l'épreuve du terrain*, éd. L'Harmattan - Algérie, Oran, 2015.

***Africa Review of Books* (ISSN No. 0851-7592) is a biannual publication of the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA). The editorial production of the *Review* is managed by the Forum for Social Studies (FSS), Addis Ababa (Ethiopia), with the active support of the Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC), Oran (Algeria).**

Rage Against that Good Night

Sanya Osha

Between Defective Memory and the Public Lie: A Personal Odyssey in the Republic of Liars

by Wole Soyinka

Bookcraft (Ibadan), 2015, 136 pages, ISBN 978 978 8457-48-0,
epub: 97853239-5-5, ₦ 2,000, Kindle $5.99

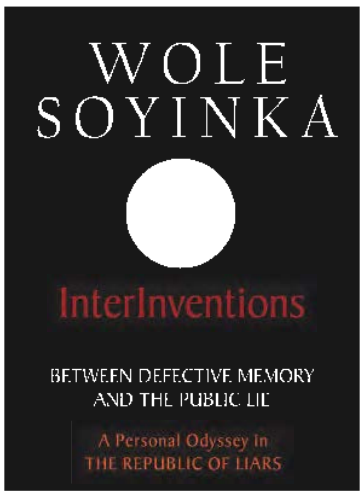
Wole Soyinka's book, *Between Defective Memory and the Public Lie: A Personal Odyssey in the Republic of Liars*, has elicited a lot of controversy and public ire in Nigeria. To many it would appear as a gratuitous piece of self-indulgence in that it addresses mainly his real or perceived detractors and critics. As a piece of edifying writing, where does it stand? One is forced to say quite low on the level of art. It does not seek to soothe frayed nerves or draw upon the finer emotions as expected from much of great writing. It is a book prompted and written in anger as he himself clearly revealed in press interviews. Even before the book's release, headlines screamed about Soyinka's intention to draw blood from those perceived to have wronged him. So what is there to gain in the literary outburst of a man we have grown accustomed to displaying public tantrums time and again? One would have to admit, not much.

As many other autobiographical offerings, Soyinka is the sole protagonist more or less in his own perennially interesting story. If he had chosen the path of Nobel respectability, a progressively empty and meaningless future might have been his and then he would gradually lose political relevance and probably become a less valued cultural icon; so rather let him be the recalcitrant thorn in the side of all; forever irreverent and ready to cause havoc like his Yoruba patron-god, Ogun, on rampage in cultured but perhaps unbearably sedate climes. Hearts might as well tremble upon sleeves until he returns again for the umpteenth eruption; let the will of Ogun serve to rend asunder and not placate us into that false state of sleep.

Soyinka is still raging in his final days with an attitude that says: 'I shall entertain you, I shall infuriate you, and by Jove, you shan't be bored!' It seems as if Soyinka is laughing to himself and isn't concerned with methodically demolishing the accusations of his critics while creating delightful but intermittent bursts of scribal efflorescence. One could vaguely picture him, a grand old man at eighty-one, gleefully giggling to himself saying: 'I'll get those bastards with yet another one of my poisoned darts'. But too much vitriol might become too much of a demonstration of excessive mean-spiritedness which trumps, or at least undermines, Soyinka's early espousals of supposedly basic, good-natured humanism.

It is not unusual that Soyinka would court such considerable antagonism and dispute. Soyinka revels in strutting his stuff in the public realm, which in Nigeria, as elsewhere in Africa, is a domain of amorality and impunity. He would have us believe that his interventions in that conflicted realm is informed by and good ethics. Now, how successful has he been in transforming that fractious sphere? Certainly not very successful judging from the list of persons who have managed to provoke his ire and the others who would end up doing so when they read his latest book.

Virtually no forensic evidence is presented to substantiate Soyinka's positions and views and it may well be that such evidence – even for reasons beyond his control – does not exist, and hence the question may be asked, why go through the trouble of branding people liars, especially if the bulk of them are unsavoury and are plainly attention-seekers? How edifying could this be and what are the literary merits involved?



As noted earlier, perhaps the greatest merit of Soyinka's book is the fiery refusal to sally forth into grey, old and bored respectability. Yes indeed old men should rage as much as possible against the dying of the light.

A couple or so of Soyinka's counter-accusations and denials are more juicy than others. For example, his treatment of former president of the Nigerian nation, Olusegun Obasanjo, although long on invective, is not as detailed and revelatory as that of Major R.O.A. Salawu, who was evidently a thorn in Soyinka's flesh as well as other well-intentioned Nigerians.

Soyinka's main grouse against Obasanjo, with whom he had previously maintained a suspect degree of cordiality, is that he had been judged an inept political analyst even though he might be a skilled hunter of wild game and a connoisseur of fine wines. Soyinka in turn described Obasanjo as 'economically illiterate' in press interviews preceding the release of *Between Defective Memory and the Public Lie*.

Soyinka is able to show how the pathologies of power in Nigeria attract and nurture unsavoury characters such as the aforementioned Salawu, Abiola Ogundokun and Godwin Daboh. These offensive characters surface each time there is a change of government, offering their services to anyone interested in their penchant for slander, blackmail and all kind of subversive activities usually committed on behalf of feckless public functionaries. Regarding such characters, Soyinka writes, 'the nation should however, for failing to strip such beings naked publicly, exposing, for civic edification, the infestation of its moral claims by liars in whom we encounter the approximation or even maximisation of Obasanjo's admittedly defective and deflective triad: Fraud, Rogue, Murder' (*sic,* p. 81). There is evidently something missing in the sentence cited above but this does not diminish Soyinka's thirst for blood as he would rather have moral renegades shamefully divested of their clothes and probably whipped in a market square as added retribution. This hunger for vengeance has always been a hallmark of Soyinka's career, especially when crossed by those he views as hustlers and opportunists.

Major Salawu is depicted as being thoroughly corrupt. Ogundokun built a professional career as a 'smut disseminator'. Obasanjo is called a 'seasoned predator' who seems to have a seemingly inexhaustible capacity for 'infantile mischief and for mind-boggling provocations', as described in a brief chapter cynically entitled 'The philosopher-king'. Not all of Soyinka's adversaries come from the political field. Chinweizu, an author of mixed Afrocentric credentials and a reputation for digging into Soyinka at every chance for his perceived Eurocentric orientation, least of all, winning the Nobel Prize for literature, is a target of brutal excoriation and is labelled a plagiarist to boot. He is also branded Chichidodo, whose major characteristic as a bird is 'a love of human excrement – but with a difference! As it dines on this human emission, it apparently makes a sound akin to *chichidodo* – to express how much the stuff disgusts it, thereafter resuming his feast with gusto' (p. 35). Peter Enahoro, aka Peter Pan, an author and journalist, courts Soyinka's vexatious mood by suggesting he was a common lackey of the Machiavellian General Ibrahim Babangida. And for that contravention, Soyinka refused to shake hands with him when they met in public.

Oftentimes, Soyinka's caustic attacks are not without wit, a lot of which is not really translatable. Soyinka continually straddles common Nigerian idiomatic expressions and standard English to create an impact and ambience that would be specific as well as rare for native users of the language. For instance, the former Governor of Ogun State, Gbenga Daniel, is bestowed the moniker Daani Elebo. Elebo is a pun for both party animal and fetish lover and can be employed interchangeably to devastating effect.

By all accounts, Soyinka has always been close to those in the corridors of power – or at least has often direct access to them – and, through his revelations, he has mostly been burnt by his close associations. It is often a wonder how he has remained productive in spite of the upheavals caused by his chosen public path. He readily admits to have had dealings with 'the poet Leopold Sedar Senghor (himself once a conscript and prisoner-of-war); traditional rulers like King Gbadebo II, Alake of Abeokuta, who would be chased off his throne by women; the revolutionary and fiery orator Fidel Castro, the urbane egg-head Bill Clinton; the reformist Paul Kagame; the take-no-prisoners Indira Ghandi; the universal avatar Nelson Mandela, the botanist Goodluck Jonathan or the donnish Yar'Adua, not forgetting the know-all Olusegun Obasanjo' (p. 23).

After all those years, Soyinka's passionate involvement with the Nigerian public sphere remains undimmed and it is indeed a boon that he hasn't suffered the fate of many gallant Nigerian public figures and intellectuals who exercised their obligations to intervene in the public domain and consequently suffered for it, sometimes at the cost of their lives. Christopher Okigbo, Ken Saro-Wiwa, Dele Giwa, Alfred Rewane, Kudirat Abiola and Bola Ige readily come to mind. It is difficult to imagine any other author in the world who has the clout to get away with many of the things Soyinka says and does. Such fame is very likely to centralise him, as it does, as the only public intellectual worthy of bother while deflecting attention from many of the interesting things unfolding around him.

In many quarters, Soyinka's book fanned apprehensions regarding the deteriorating quality of his work and considerable tarnishing of his reputation. In those circles, he appeared to be deliberately rubbishing the veneer of respectability his age and status ought to confer. But if respectability demands unnatural restraint and bourgeois complacency, then it definitely is not meant for him. And where other distinguished authors would rather fade into the mists of oblivion, Soyinka's rage and intractableness are what will continue to ensure that he is not forgotten.

In addition, some other critics have correctly observed that power is perhaps Soyinka's over-riding concern. Power features prominently in his public life and creative work. Soyinka was a formidable adversary of the General Sani Abacha's dictatorship but managed to maintain an unusually cozy relationship with the preceding regime of General Babangida. At face value, it is easy to separate both regimes, but, on closer examination, they are linked by the same dialectic of terror, chicanery and despotism. Abacha was Babangida's *de facto* number two strong man, even though he might have been officially number three on the hierarchy. When Babangida was forced from power in 1993, Abacha was selected to shield the preceding administration and to establish its continuity after its ostensible official termination. Babangida, more or less, remained untouched by Abacha, which further reinforces the line of continuity. Soyinka's treatment of both regimes would have us believe there was a rupture between them when they

were indeed merely two different sides of the same coin. Soyinka's fascination for, and closeness to, power sometimes besmirches the moral lens through which to observe and assess its often labyrinthine devastation.

In his writings, Soyinka is also weighed down by his inability to make himself vulnerable or, in a similar manner, cast himself in the role of the uncomplicated anti-hero. Vulnerability may not always mean unattractive weakness, as Soyinka might perhaps think; indeed, it could mean an empathetic demonstration of humanness; a voice seeking a larger context of fellowship and community through innocent disclosure. On the other hand, Soyinka's lone voice in the midst of supposed moral degeneration can sometimes seem quaint and unreal; an entity that bluntly discourages the establishment of a relationship with the Other. He becomes, as it were, a caricature of the hero as the most unlikely and forbidding anti-hero. You certainly do not want to saunter down a broken provincial path seeking warmth and comfort from that fierce, uncompromising and unforgiving voice.

In a similar vein, some other critics have noted that Soyinka is always the sole hero of all his narratives. There invariably looms the figure of the hero as an all time favourite or an all time pain in the neck. The predictability of this persona sometimes becomes a trifle too heavy; a caricature that floats without an anchor and in urgent need of a puncture to plunge it right back to earth. It appears that Soyinka is congenitally incapable of an inversion of persona to achieve a different set of results and all he has left is his unrelieved anger and self-righteousness as the mediating ingredients of his writings. With time, all of this can become rather wearisome.

Finally, detractors may add that *Between Defective Memory and the Public Lie* is a mean-spirited, small-minded little opus, but then how much of Soyinka's *oeuvre* has really been large-hearted and glowing with visceral warmth? Indeed, outrage and vitriol have always been the largely defining features of his work as a writer and a public intellectual.

Italian Massacres in Occupied Ethiopia[1]

David Forgacs

The Plot to Kill Graziani: The Attempted Assassination of Mussolini's Viceroy

by Ian Campbell

Addis Ababa University Press, 2010 (reprinted 2015 by Eclipse), xliii + 492pages

ISBN 978-99-944-5234-7, ETB 109.

The Massacre of Debre Libanos, Ethiopia 1937: The Story of One of Fascism's Most Shocking Atrocities

by Ian Campbell

Addis Ababa University Press, 2014, xlviii + 307pages,

ISBN978-99-944-5251-4, $12.28

The Addis Ababa Massacre: Italy's National Shame

by Ian Campbell

Hurst, 2016, 440 pages, ISBN 978-18-490-4692-3, £30

Lo sfascio dell'impero. Gli italiani in Etiopia 1936-1941

by Matteo Dominioni

Laterza, 2008, xiii + 366pages, ISBN 978-88-420-8533-1, €22

Fascist Italian Brutality in Ethiopia, 1935-1937: An Eyewitness Account

by László Sáska

Translated from the Hungarian by Béla Menezer, edited by Balázs Szélinger

Africa World Press, 2015, xii + 165pages,

ISBN 978-15-690-2416-4 (PB), $24.95, ISBN 978-15-690-2415-7 (HB)

If Only I Were That Warrior

Directed by Valerio Ciriaci, produced by Isaak Liptzin for Awen Films in collaboration with Centro Primo Levi, New York, 2015, 72 minutes.

Just before noon on 19 February 1937, nine hand grenades were thrown during an alms-giving ceremony in the courtyard of the Gennete-Li'ul Palace in the Ethiopian capital, Addis Ababa. Originally built for Emperor Haile Selassie, the palace had been occupied by the Italians less than a year earlier as their administrative headquarters after they had invaded the country from three sides, defeated the Emperor's forces with the help of bombs and poison gas and proclaimed their sovereignty and their civilised superiority.

The principal target of the attack was Marshal Rodolfo Graziani, whom Mussolini had installed as viceroy and who was officiating at the ceremony, flanked by other dignitaries. An estimated three thousand Ethiopian people, most of them poor and elderly and many with disabilities, were crowded in the courtyard and in an adjoining field. Graziani was wounded by shrapnel but not killed and was promptly driven to hospital. The front of the palace was heavily guarded. Ninety-four Italian soldiers, thirty *carabinieri* and twenty-five *askari* – colonial troops recruited from Italy's other African colonies – responded to the attack, which had injured several other people as well as Graziani, by firing into the crowd. They used two large Fiat-Revelli machine guns mounted on tripods on the palace balcony as well as automatic rifles and pistols.

The killing lasted nearly three hours. The reports filed later that day by the foreign legations in Addis Ababa, as well as subsequent accounts by the few surviving Ethiopian eyewitnesses, said that almost everyone in the crowd was killed. The French envoy, Albert Bodard, described it as 'an indescribable mêlée. … Every Ethiopian was presumed guilty and had to be struck down.'

The killing did not stop there. This was just the first act of a massacre that would move out from the palace to residential areas of Addis Ababa, most of which at that time resembled a sprawling collection of villages more than a modern city. The killing of civilians continued for a further forty hours and resulted in the death of thousands of more people. Most of the killing was done under cover of darkness, was interrupted during the daylight hours and resumed after nightfall. People of all ages were shot, bayonetted or stabbed with daggers, bludgeoned with clubs or shovels, burned alive by flamethrowers in their wattle and daub houses, run over by trucks, tied by ropes to the back of vehicles and dragged along dirt roads. Gold and silver jewellery was snatched from women's necks and homes were looted. Bodies were piled up, doused with petrol and burned and the remains were thrown into ditches or wells in an attempt to hide the evidence. Telephone and telegraph communications were cut and cameras were confiscated from foreign residents so that there would be no photographic records.

These events would become known in Ethiopia as the Graziani Massacre or the Massacre of Yekatit 12 – the month and day in the Ethiopian calendar corresponding to February 19 – and, despite the attempts by the perpetrators to stop information about them from getting out, and despite the fact the Italian media at the time, closely controlled by the Fascist government, were silent about them, they were reported in the foreign press. It was this negative publicity that prompted Mussolini to send an order to Graziani to stop the killing on the third day, 21 February. A number of eyewitness testimonies were also published later and a handful of photographic records survived. Ciro Poggiali, a journalist for *Il Corriere della Sera* who witnessed the massacre, kept a private diary that was published, after his death, by his son in 1971.

Among the foreign eyewitnesses was László Sáska, a Hungarian doctor then working in Addis Ababa. 'The shooting never ceased all night', he wrote, 'but most of the murders were committed with daggers and blows with a truncheon at the head of the victim. Whole streets were burned down and, if any of the occupants of the houses ran out from the flames, they were machine-gunned or stabbed with cries of "Duce! Duce!! Duce!!!"' Sáska's account first appeared in English translation in 1937, under the name of Ladislas Sava, in *New Times in Ethiopia News*, the paper that Sylvia Pankhurst edited in London to support the Ethiopian people's cause, and it has now been republished by Africa World Press.

The massacre also remained deeply scarred into the memory of Ethiopians who survived it. Several first-hand accounts were later included in a two-volume dossier assembled in 1949 by the Ethiopian government in an attempt to have ten Italians, including Graziani, indicted for war crimes against their people. These crimes included the execution, ordered by Graziani in May 1937, of a large number of monks and deacons from the ancient monastery of Debre Libanos who he maintained were collectively complicit in hiding the two men –identified as Abreha Deboch and Moges Asgedom – who had thrown the grenades at him and then managed to escape. Priests and monks were generally distrusted by the Italians because they were identified with the opposition to their rule by literate élites. Graziani instructed General Pietro Maletti to round up and shoot, without any legal process, all the occupants of the monastery. On two different days and in separate locations – one near Debre Libanos, the other in nearby Engecha – they were driven in trucks to the edge of ravines, made to line up and shot in the back by machine guns so that they fell forward into the ravines. Mass graves were dug and the bodies hidden. As for the two conspirators on the run, they were allegedly both captured by the Italians and executed in 1938.

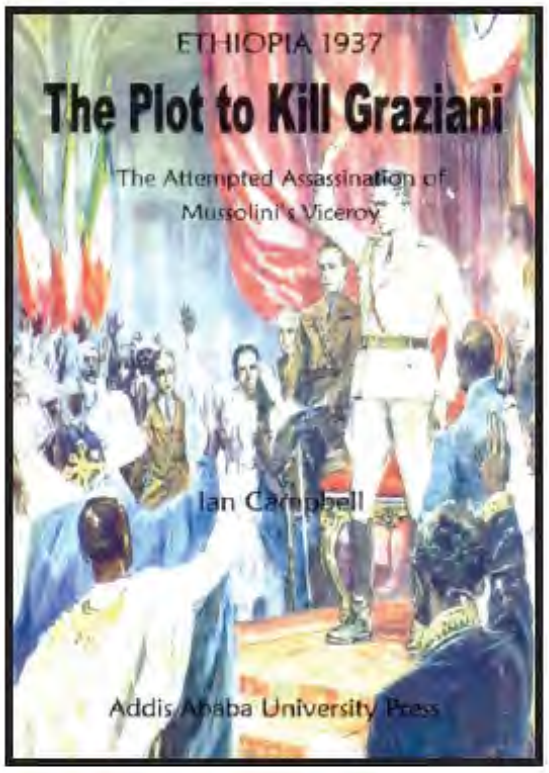
Thanks to the meticulous research carried out by Ian Campbell, who

has spent most of the last 28 years in Ethiopia, we now know much more about these events than before. Since the early 1990s, he has interviewed dozens of elderly survivors and eyewitnesses of the massacres of Debre Libanos at both execution sites and, more recently, of the massacres in Addis Ababa. He has gone through all the extant published testimonies, the official Italian reports and telegrams, and the reports of the foreign legations, as well as collecting the surviving photographs. Most of the previous archive-based research was based mainly on Italian documents, but these are often unreliable. In *The Massacre of Debre Libanos*, Campbell shows that the telegrams sent by Graziani and others about these events to Mussolini and his Minister for the Colonies, Alessandro Lessona, systematically under-reported the number of victims. Graziani reported only the first of the two sets of mass executions of monks and deacons and omitted to mention the one at Engecha. His reports, as well as Maletti's, reduced the total number of victims of the executions from well over a thousand to just a few hundred. Campbell also provides evidence that the plot to kill Graziani, the subject of another book, involved a larger network of conspirators than was previously believed, that Abreha Deboch was an insider, a member of Graziani's intelligence unit who had secretly gone over to the resistance group known as the Young Ethiopians, and that members of Haile Selassie's former government were directly involved in the conspiracy.

Campbell's careful reconstruction in *The Plot to Kill Graziani* suggests that Abreha was not trusted by the Young Ethiopians, who suspected him of spying for the Italians. He was from Eritrea, which by then had been an Italian colony for nearly fifty years, and several educated Eritreans now worked for the Italians, just as many poorer Eritreans were recruited by them as *askari* to repress their own people and fight the Ethiopians. Abreha appears to have been something of a wild card in the conspiracy, acting more out of a desire to prove himself to the resistance and fulfil a personal vendetta for shoddy treatment by the Italians than out of political commitment to the cause of liberation. His role, like several other aspects of the sequence of events, remains unclear and it will perhaps never be fully understood.

Campbell's research suggests, nevertheless, that the attack at the palace did not follow the original plan of the Young Ethiopians, that something went badly wrong. Given that Abreha Deboch and Moges Asgedom, also Eritrean and also an insider at the palace, were authorised by the Italians to carry guns, why did they use grenades, which are imprecise weapons in the open air? Was the attack intended to cause confusion and a smokescreen and to trigger an uprising, which was forestalled by the swift retaliation of the palace security? Or was it simply a botched job? What is clear is that the attack, far from galvanising the Ethiopian resistance on that day, triggered a round-up and a massacre that did immense damage to it, at least in the short term. Many of the Young Ethiopian activists, already on the military police's list of suspects, were arrested and liquidated; some were sent to Italian concentration camps in Eritrea and Italian Somaliland. It seems unlikely that the conspirators would have carried out the attack if they had predicted the scale of this crackdown.

One of the most interesting parts of Campbell's study of the plot to kill Graziani is about the way it later became manipulated in official memory in Ethiopia. For many people, including Haile Selassie after he was restored to power in 1941, the main outcome of the failed assassination attempt was to have brought the wrath of the Italians on the heads of thousands of innocent civilians and it was therefore best forgotten. Moreover, the revolutionary aspirations of the Young Ethiopian conspirators were anathema to an Emperor whose restored regime was a moderate autocracy. No mention was therefore made of the plot at the early ceremonies to mourn the thousands of victims of Yekatit 12. After 1946 this started to change. Since Abreha Deboch and Moges Asgedom were Eritrean, and since Haile Selassie was now seeking to wrest Eritrea from British control and absorb it into a greater Ethiopia, it became politically expedient for him to commemorate two Eritreans who had sought to free the Ethiopian nation from the foreign yoke. So Abreha and Moges started to be remembered as heroes. It was not known exactly when and where they had been executed and buried, but two skeletons were found, exhumed, named as the two Eritrean heroes, flown to Addis Ababa and given a state funeral in front of a huge crowd on 1 May1949.



Ian Campbell has now completed a third book, *The Addis Ababa Massacre,* scheduled for publication in December 2016, which I have read in proof. This also breaks new ground. Above all, it allows us to understand better that this was not a single event but a series of mass killings that unfolded in successive waves, involving different actors and different methods. Two main waves can be distinguished. The first, localised in the area around the palace, was an immediate response by the soldiers and *carabinieri* to the grenade attack, triggered by fear that the assassins were still present and may strike again. The second and longer wave, involving gangs of men going around other parts of the city clubbing, stabbing and burning people alive, was launched later that day, after the first wave had subsided. It took place in areas far from the site of the grenade attack and it was separate from the search for the conspirators and their accomplices and the round-up of suspects being carried out at the same time by the military police.

It is unlikely, indeed, that the main intention of this second massacre was to find the presumed conspirators and those who knew or were hiding them. It appears to have been a calculated act of revenge that escalated into the murder of whole communities living in neighbourhoods far from the initial event and unrelated to it. However, as with other large-scale massacres of this kind, we cannot really know what went on in the minds of the perpetrators or what their deeper motives were, if indeed they had any. What we do know is that most of the perpetrators of this second and longer wave of the massacre were members not of the army or *carabinieri* (a branch of the armed forces) but of the local Fascist Party militia. Some *askari* recruited in Libya also took part. According to several witnesses, it was Guido Cortese, head of the Fascist Party federation in Addis Ababa, who triggered the second wave by telling his fellow Blackshirts that they had 'carta bianca' (*carte blanche*) to go out and kill whomever they chose. There were barely concealed rivalries between the Fascist militia on the one hand and the regular Italian army and *carabinieri* on the other. The Blackshirts were politically motivated volunteers, steeped in a culture of violence, and they sought to take control of the reprisals out of the hands of the army, which consisted mainly of conscripts. Although some soldiers and *carabinieri* appear also to have been involved in the mass killing around the city, they were not its main perpetrators. The army's normal methods of retribution in Ethiopia consisted, Campbell reminds us, of 'firing squads, mass graves and a certain amount of military discipline', whereas this protracted massacre was wholly unregulated.

As for Graziani himself, although the massacre was triggered by the attempt to assassinate him and is sometimes remembered with his name, it is unlikely that he himself authorised it. In this case, too, it may have been Cortese who gave the cue for the initial reaction at the palace, since some witnesses reported him as drawing his pistol first. Graziani had already been rushed from the scene and for much of the afternoon he was doped with chloroform. However, he had remained alert enough before his operation to wire a short report to Rome and he received in reply Mussolini's explicit support for decisive reprisals, in other words executions. Fearing that the attempt on his life was the start of a generalised uprising, Graziani also wired the governors of the other regions of Ethiopia to tell them to act with 'maximum rigour' at the first signs of rebellion.

So, even if Graziani did not authorise the massacre at the palace, as military commander in chief he was responsible for it and he probably approved of it. As for the second wave of the massacre, he later claimed not to have condoned it. According to his memoirs, published in 1947, he told Cortese, when he came to visit him in hospital that evening, not to 'perpetrate excesses' and to let the army keep control of the situation. However, this may have involved some retrospective massaging of the facts. Graziani wrote those memoirs while awaiting trial as a war criminal for his collaboration with the Nazis in 1943-45 and he was seeking then to portray himself as a responsible patriotic soldier, not a fanatical Fascist. He also pointed out that it was he who, on 21 February 1937, had transmitted to Cortese the order from Mussolini to stop the massacre and he suggested that this proved he had always supported military legality. But this was far from the truth. It is amply documented that Graziani was directly responsible for ordering the subsequent incarceration and deportation to concentration camps of hundreds of alleged Ethiopian suspects, the execution of resistance leaders, including several who had given themselves up after being promised safe treatment as prisoners of war, and numerous acts of violent reprisal, including the Debre Libanos and Engecha massacres.

A few months later, in November 1937, Graziani was removed by Mussolini from his position as viceroy and replaced by the Duke of Aosta, a member of the Italian royal family. Graziani's brutal and illegal methods were proving increasingly counter-productive. They had merely strengthened popular resentment and resistance towards Italian rule, as well as attracting further negative reports in the foreign press. The Duke promised to adopt a more conciliatory approach, and yet mass killings continued, though perhaps without his assent. A later massacre of which evidence, including material remains in the form of bones, was recently unearthed by a young Italian scholar, Matteo Dominioni, was carried out in April 1939 at Zeret in the highland region of Northern Shewa, where the armed resistance was being led by Abebe Aregai. The rearguard of Abebe's forces, made up largely of family members and civilians fleeing villages where the Italians were conducting roundups, took shelter in caves and clefts in the rocky

hillside. General Ugo Cavallero ordered his subordinate, Colonel Lorenzini, to act. Perhaps misidentifying these people as active combatants, Lorenzini gave orders to use explosives, machine-gun fire and mustard gas (yperite). The latter weapon had been banned by the 1925 Geneva Protocol, which Italy had signed, but the Italians had already used it widely during the invasion of Ethiopia. Dominioni estimates that up to 1,500 people were killed, making the Zeret massacre comparable in scale to that of Debre Libanos and, he suggests, even 'perhaps more heinous and brutal because the victims were women, children and elderly people'.

None of these events was, of course, exceptional in a century that saw many mass killings and introduced the concept of genocide. Yet it is important to talk about the Ethiopian massacres because they have not received the same amount of historical attention or juridical investigation as many of those other massacres and have therefore remained less well known. There are three main reasons for this. First, as Ian Campbell's research confirms, the official Italian records at the time, together with the Fascist-controlled media, did a very efficient job of masking or minimising them. Second, most Italian historians after World War Two were either unable or unwilling to deal with the history of colonial occupation. They were unable because access to the relevant archives was restricted for years and the archives were guarded by the apologists of colonialism. They were unwilling because Italy's colonial adventure had ended with the fall of Fascism; so it was easy for postwar Italians to view it, incorrectly, as bound up with Fascism, part of a generalised badness from which Italy was now moving on, and to forget that it had started much earlier, in the pre-Fascist era of liberal government. The first important historical work to expose the violence and illegality of the Ethiopian campaign, based both on archival research and first-hand testimonies, was Angelo Del Boca's *La guerrad'Abissinia1935-41*, published in 1965, thirty years after the Italian invasion of Ethiopia, and translated into English in 1969. Third, and most scandalously, none of the perpetrators of these massacres was ever brought to justice. Despite the Ethiopian government's attempt to get Graziani, Cortese, Lessona, Pietro Badoglio (who had authorised the use of poison gas during the invasion) and others indicted for war crimes by the United Nations, trials of these men were never held. Because the atrocities in Ethiopia had taken place before the start of World War Two, they were treated as outside the remit of the UN War Crimes Commission, even though the Japanese were held to account by the same Commission for their atrocities in China in the 1930s.

In the case of Badoglio, the British refused to consider him a war criminal because he had come over to their side in 1943, negotiating the armistice that had pulled Italy out of its alliance with Germany. To have prosecuted him and others, according to the British government, would also have risked fuelling anti-Fascist revanchism and tipping the precarious postwar balance of power in Italy towards the Communists. So Badoglio was never brought to trial. On the contrary, when he died in 1956 he was buried with full military honours.

The impunity of Graziani was an even graver case. The evidence of his responsibility for ordering the use of poison gas in the Ethiopian campaign, executing resistance leaders who had surrendered to him and ordering the massacre at Debre Libanos was overwhelming already in 1945, when, in the last days of the war in Europe, he handed himself over to the British army in Italy. His position at the time was Defence Minister in Mussolini's final government, that of the Repubblica Sociale Italiana (RSI). In that role, true to his old colonial form, he had given orders to shoot anyone who refused to be conscripted into the army of the RSI. Surrender to the British was a calculated move on his part that saved him from the worse fate of falling into the hands of Italian partisans, who would almost certainly have shot him, just as they shot Mussolini. He was put on trial in 1948 by a military court in Rome, not for his crimes in Ethiopia or in Libya but for having collaborated with the Nazis. Graziani's trial was widely publicised and it divided public opinion. He was found guilty on several counts and sentenced in May 1950 to 19 years, but he was immediately given remission of nearly 14 of them on the extraordinary grounds that his wounds (including the shrapnel from Yekatit 12, which had never been fully removed) and the fact that he had acted with 'motives of particular moral and social value' (namely with patriotic intentions) were significant extenuations. The military judges, in other words,accepted a large part of his defence narrative that he had always put his country first – the memoirs he wrote and published as he awaited trial were called Ho servito la Patria (I Served the Fatherland) – and, since his country had made an alliance with Nazi Germany that had never been rescinded by Mussolini, he had stayed on what he considered the right side. His actions, he had claimed during the trial, had been those of a patriotic soldier, not a politicised Fascist.

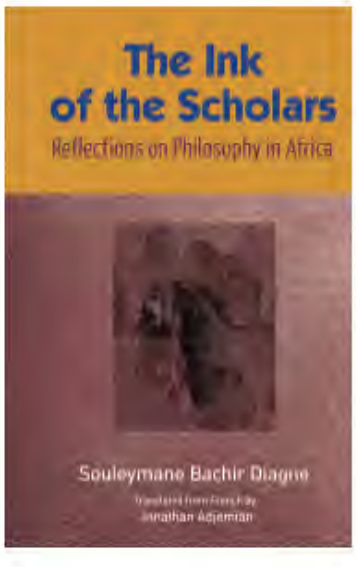
In fact, Graziani served only four months, because his time in prison awaiting trial was further deducted from the sentence. Far from retiring to a quiet life, in 1952 this 'apolitical' soldier attempted to build an extreme right movement of ex-combatants to resurrect the Fatherland and, the following year, accepted the honorary presidency of the neo-fascist Movimento Sociale Italiano. In 1955, he died peacefully at his home in Affile, a small town fifty miles east of Rome. Fifty-seven years later, in 2012, the mayor of Affile, Ercole Viri, obtained €130,000 from the regional government for a park to commemorate the war dead but then proceeded to spend it on a monument to Graziani. Designed in the Fascist style, a brick and marble cube with the words 'Patria' (fatherland) and 'Onore' (honour) inscribed on the front, the monument caused huge controversy in Italy. The case also reached the foreign media and triggered outraged protests in Ethiopia and elsewhere. The monument was soon defaced with anti-fascist graffiti and with a large white silhouette of a hanged man, evoking the executions ordered by Graziani not only in Ethiopia but also in Cyrenaica (Libya) when he was vice-governor there in 1930-34. In Bologna, pranksters 'twinned' the Affile monument with a similarly-shaped public urinal on which they flyposted the words 'Patria' and 'Odore' (smell). Viri's action was subsequently overruled by the President of the Lazio region, Nicola Zingaretti, as an improper use of public money; in 2016, the future of the monument is still uncertain.

The story of the Affile monument is used as a narrative frame for the crowd funded American documentary, *If Only I Were that Warrior*, directed by Valerio Ciriaci. Following the tradition of *Fascist Legacy*, the film examines the unpunished war crimes of Graziani in Ethiopia. One of the experts interviewed is Ian Campbell. A group of Ethiopians in New York demonstrate outside the Italian Embassy against the Affile monument with placards saying 'Italy: stand up against the revival of Fascism'. At a meeting in Addis Ababa, an elderly man with tears in his eyes says: 'In one morning my five brothers and sisters were burned alive by the Italians'. An eyewitness of the Debre Libanos massacre says: 'I will pray and cry for Debre Libanos for as long as I live'. But the film also shows an Italian agronomist working in Addis Ababa today who is an avid collector of Graziani's books, as well as residents of Affile who consider Graziani a hero.

The books and the film reviewed here should help make the facts of the massacres by Italians better known to readers in Ethiopia. It is to be hoped that they may make them better known at least to some people in Italy too. The local protests against the Affile monument show that a few Italians today do have access to critical accounts of their country's colonial past. However, paucity of reliable information, denial or disbelief about atrocities in Italy's colonies and recent attempts by right-wing politicians and intellectuals to whitewash the legacy of fascism all put the truth about that past at serious risk of total erasure from Italy's collective memory.

Note

1. This review has drawn upon material from: David Forgacs, 'Italian massacres in Occupied Ethiopia', Modern Italy, available on Cambridge Journals Online 2nd August 2016 © Association for the Study of Modern Italy, published by Cambridge University Press, reproduced here with permission.



The Ink of the Scholars

Reflections on Philosophy in Africa

Souleymane Bachir Diagne

Translated from French by Jonathan Adjemian

What are the issues discussed today by African philosophers? Four important topics are identified here as important objects of philosophical reflection on the African continent. One is the question of ontology in relation to African religions and aesthetics. Another is the question of time and, in particular, of prospective thinking and development. A third issue is the task of reconstructing the intellectual history of the continent through the examination of the question of orality but also by taking into account the often neglected tradition of written erudition in Islamic centres of learning. Timbuktu is certainly the most important and most famous of such intellectual centres. The fourth question concerns political philosophy: the concept of "African socialisms" is revisited and the march that led to the adoption of the "African Charter of Human and Peoples' Rights" is examined. All these important issues are also fundamental to understanding the question of African languages and translation.

ISBN: 978-2-86978-705-6 **Pages: 116**

Development and Governance

Graham Harrison

Governance for Development in Africa: Solving Collective Action Problems

by David Booth and Diana Cammack

Zed Books, London, 2013,176 pages, ISBN: 9781780325941, £16.99

Deriving from the Overseas Development Institute's Africa Power and Politics Programme, *Governance for Development in Africa* makes a strong argument to distinguish between good governance and developmental governance. It does so not to present the two forms as mutually exclusive but rather to make a case that effective developmental action in generalised African conditions requires something more proximate, more realistic, and in a sense more modest than the broader and more abstract desiderata of good governance, based as it is on evocations of transparency, participation, and empowerment. The book rests within an emerging genre of research on Africa which has made two interconnected and important moves: to reject the developmental pessimism that a certain essentialist view about African politics has relied upon, and to work from a kind of institutional realism that is mainly interested in governance practice and its own dynamics.

To unpack this context a little, consider the ways in which post-Cold War research has bent towards a rendition of African politics based on dysfunction, state collapse, 'tribalism', and despair. With varying degrees of subtlety, this approach frames African development in its negation (collapse, failure, corruption) or through a kind of sublimation in which ideologically powerful redemption narratives seem to ignore 'actually existing Africa' by framing African development through a kind of liberal ideological imperialism. A good deal of the latter is encompassed in the norm 'good governance', which persists as a kind of meta-norm for more discrete development thinking and aid practice that emanates from Western donors of various kinds. One might caricature these two representations as eschatology and renaissance respectively, and neither seems especially interested in development except as a kind of idealism, decried for its absence or evoked as the telos of a new aid modality.

So, what of this emerging genre within which this book is located? The premise here is that one should start with concrete social practices and consider the constraints, opportunities, and developmental practices therein. This is a tradition that puts greater value on fine-grained and proximate research; it is more oriented towards a political realism within which *a priori* values and templates are de-emphasised (but not entirely forgotten) in favour of something more 'vernacular'. As in the work of Kelsall (2013) and Whitfield *et al.* (2015), there is a space left for development practice that is based in part on neo-patrimonialism, 'going with the grain' (Andrews 2013, Levy 2014) of existing socio-cultural relations, the development of hybridity, synergy, and 'pockets' of developmental success. This work denies that Africa is a developmental disaster and it derives modest optimism from a 'pragmatic' focus on institutions and collective agency. It also remains open to the possibility that governments – or agencies within governments – have genuine developmental intent, and crucially that developmental intent is not necessarily enhanced by formally democratic political processes. This work relates to the influential frameworks of Mushtaq Khan and more broadly to an understanding of development history in which development is a phenomenon that tends to take place before fully-fledged electoral democracy. Finally, it frames development itself not as economic growth or even better social provision but rather as a socio-economic transformation that leads from smallholder agriculture to larger-scale and more capital-intensive forms of production (cf. Henley 2015). To summarise the emerging genre: development is taking place in Africa moderately, slowly, uncertainly, but nevertheless palpably. It is not ideal or seized by a telos of success. It is vernacular and based in hard-headed development purpose and the strategic allocation of rents. It is largely indigenous, not global. It requires authoritative political backing from states. Much of this perspective can be seen in impressive detail in Oqubay's study of Ethiopia (2015).

This perspective seems to me to be a great deal better than both eschatology and renaissance. Booth and Cammack contribute to this genre by focussing on collective action problems within the construction of public goods. The issue at hand is how often times public provision suffers from poor co-ordination, uncertain resourcing, and weak political backing. This is not a problem easily understood through orthodox rational choice approaches within which there are incentive misalignments. Rather, Booth and Cammack set a more cultural and political framework within which sometimes – and only sometimes – public cultures, institutions, and political enforcement create efficient and stable forms of provision that enjoy the acceptance (not necessarily participation) of the public; in a nutshell: institutional coherence, political leadership, and local/vernacular problem-solving (p. 58).

The book draws on a range of country case studies but is largely the tale of two eastern African countries: Malawi and Rwanda. The former is largely identified as troubled and the latter as moderately successful. The notion that Malawi has suffered all manner of crises and uncertainties over the last twenty years or so is hardly controversial. The characterisation of Rwanda as a success is certainly considerably more so. Indeed, it is striking that the richest empirical chapter (on maternal health care) could be read as a narrative of how Rwanda got it right. Although there are interesting arguments about how the statistics concerning Rwanda's development exaggerate, no one but conspiracy theorists claims that the entire edifice of evidence for developmental progress is a myth. Two further issues follow from the clear successes in Rwanda relating to maternal health provision. One is in what ways and to what extent Rwanda's authoritarianism is the source of successful development, or to put it in Booth and Cammack's more analytical language, the effective repository and enforcer of 'strong upwards accountability' for development success (p. 62).

The more one thinks about Rwanda's development, the more one finds oneself looking at the RPF government and to that extent one wonders how much of this development success is specifically Rwandan. This would repay some more attention, not least because some of the contextual factors used to explain a lack of developmental problem-solving in Malawi – high levels of social suspicion, recent and turbulent population movements, generalised and severe poverty – are very much present in Rwanda's recent history and arguably constitute precisely the context that has shaped the RPF's developmental efforts. This is the second issue: perhaps a little richer descriptive narrative of post-colonial history and its influence would help clarify the authors' carefully-couched comparative insights.

It is intriguing that maternal health care is given so much emphasis. This is not to deny that this is a vital aspect of social provision. Rather, it is to note that, traditionally, public goods for development tends to focus on a broader set of public goods provision and, if anything, to consider 'infrastructural' public goods as more developmentally pertinent. One might consider water provision, feeder roads, electricity supply, or cadastral services as major concerns – especially if one is defining development in this transitory fashion. A 'well-being' approach to development would not have to focus on maternal health care. But this reader wanted a little more on other facets of public goods provision and a 'meatier' connection to development. Other public goods are covered but in less detail and sometimes with brief country case study evidence, for example concerning river management and residential security. This ostensible unevenness in comparative case study and public goods provision might simply be a product of the rolling out of a large and 'deep' set of country comparisons by a team of researchers.

Nevertheless, a grey area remains. The fine-grained and fascinating accounts of localised practices and their successes and failure have implications for development, but no more than this. A similar greyness can be found with regards to the association one identifies between the case study material and existing aid strategies. There is a clear starting point here, associated with the research that has emanated from the LSE Crisis States Research Network and the University of Sussex's Institute for Development Studies' Future State programme. The directions drawn from these bodies of research is that aid strategy should be both more modest, more politically realistic (see also the 'political settlements' literature), and more attentive to specific socio-economic conditions. These points are all well-taken; but how might that affect, say, the working up of projects, donor-state relations, or the principles through which aid is enacted? I doubt that the authors would want to be prescriptive and specific in responding to these questions – and for good reason. But some further indications on these matters would have been welcome, not least because countries like Malawi, Niger, and Rwanda are highly aid-dependent.

The book is a great read. It is lucid, concise, and based on a cautious optimism. It is an asset for university courses concerned with good governance in Africa. And, it sets an agenda for further empirical research on public goods, problem-solving and development as well as opening up a theoretical debate about how we might take more realistic approaches to the political economy of Africa's capitalist development.

References

Andrews, Matt, 2013,*The Limits of Institutional reform in Development*, Cambridge: Cambridge University Press.

Henley, David, 2015,*Asia-Africa. Development Divergence*, London: Zed Books.

Kelsall, Tim, 2013,*Business, Politics, and the State in Africa*, London: Zed Books.

Levy, Brian, 2014, *Working with the Grain*, Oxford: OUP.

Oqubay, Arkebe, 2015,*Made in Africa. Industrial Policy in Ethiopia*, Cambridge: Cambridge University Press.

Borders as Bridges, not Barriers

W. Alade Fawole

Borders in Africa: An Anthology of the Policy History

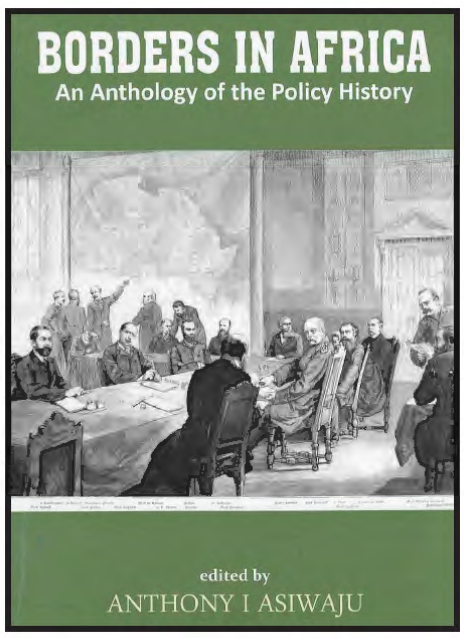
by Anthony I. Asiwaju, ed.

Institute for Peace and Security Studies (Addis Ababa), 2015, 678 pages

In the year 1960 alone, a total of 17 African countries gained flag independence, followed in quick succession by many others in the following years, invariably validating the euphoria that the 1960s was the decade of independence for Africa. With a plethora of former colonial possessions of European countries gaining independence, there was palpable anxiety, if not outright expectation, that the new African nation-states would explode, combust and convulse violently in an orgy of inter-state bloodbath on a continental scale. It was apparent that the territorial states that colonial adventure had created and bequeathed to Africans were anything but durable,[1] and the boundaries that separated or 'sliced' (apologies to Nobel Laureate, Professor Wole Soyinka) them into new nation-states were not only artificial and arbitrary but had scant regard for ethnographic realities on the ground, often splitting or sundering the same peoples between several territorial states and corralling diverse and hitherto un-integrated ethnic nations into the same compact. Hence what Professor Anthony Asiwaju has famously referred to as 'partitioned Africans.'[2]

True, these borders between the new nation-states have been a source of considerable bother, and their artificiality readily created the impression that Africa was inexorably bound for catastrophic implosion after independence. The apprehension may perhaps be understandable if one looks at the case of the Yoruba nation that is today partitioned between Anglophone Nigeria and Francophone Benin Republic, and also the Hausa-Fulani that is similarly partitioned between Anglophone Nigeria and Francophone Niger Republic. Across the vast continent, colonialists cynically partitioned ethnic nations and incorporated them into new different territorial entities which have now become sovereign nation-states, thus raising the spectre of post-colonial irredentist and secessionist convulsions. Mercifully for Africans, this much anticipated catastrophe did not happen as expected. What happened instead was the exact opposite. Rather than the much anticipated violent inter-state conflicts that artificial borders were expected to engender after the departure of the respective colonial authorities, it was instead the fragile new nation-states themselves that began to experience internal convulsions and centrifugal and often violent political upheavals arising from the inherent structural defects deeply embedded in their colonial provenance. Many newly independent nation-states began witnessing the inexorable descent into autocratic rule, one-party dictatorship and military coups within the first half decade of their sovereign existence.

The much expected catastrophic explosion of inter-state wars never happened. And the credit for this must go to the wisdom and sound judgement displayed by the immediate post-colonial African leaders who, at the formation of the Organization of African Unity in May 1963, and again at its Cairo summit conference a year later in 1964, decided to retain the colonially determined borders as bequeathed to each country. Though they were thoroughly flagellated for their decision to adhere to the subsisting international law principle of non-interference in the domestic affairs of independent states and retention of inherited artificial borders, which invariably guaranteed survival of authoritarian regimes, it was without question this decision that ultimately saved the continent from the violence and horrors that would have ensued after independence. With the exception of a few instances of irredentist claims (Ghana/Togo over the Ewe-speaking people in both countries, and the conflict over the Ogaden region of Ethiopia populated by Somali-speaking people), struggles for independence (Eritrea from Ethiopia and South Sudan from the Republic of Sudan) and minor border skirmishes between independent states, the international boundaries in Africa have substantially ossified, stabilized and remained sacrosanct for more than five decades.



But whilst inter-state or international boundaries have remained frozen and permanent over time, they have not ceased to bother Africans. Boundaries, frontiers, borders and borderlands have remained critical not only to the state-building and nation-building projects but generally also to inter-state relations across the continent and, in some instances, have been the harbingers of insecurity in cases of trans-border violence, banditry and criminality. In the post-Cold War era, globalization notwithstanding, the problems and discomforts associated with borders between independent African states have remained largely unresolved. The widening spate of transnational jihadist terrorism and insurgency across Africa such as the Boko Haram, Al-Shabaab and Al Qaeda in the Islamic Maghreb are poignant reminders of the importance attached to borders. As far as these jihadists and terrorists are concerned, artificial borders and territorial demarcations are irrelevant and constitute no hindrance at all to their violent enterprise. Vast swaths of the Sahel-Sahara regions of West Africa remain substantially outside the control of the respective national governments, making it available and suitable for the terrorist enterprise. In general, the challenges of state-building and nation-building, incidences of territorial disputes and conflicts, the problematic of peace-building, cross-border cooperation and overall regional integration in Africa, cannot be fully comprehended except in relation to boundaries and border issues which the volume under review so brilliantly explicates. Herein lies the importance of this anthology on borders and border policy in Africa.

Edited by Anthony Asiwaju, Professor Emeritus of History at the University of Lagos and indisputably Africa's pioneering and foremost authority on border studies, this 678-page and 35-chapter book is without question a magisterial compendium on border studies (history, politics and policy). It is an eclectic assemblage of the finest essays on the subject, written by some of the best known scholars, making it an authoritative one-stop shop that offers a full inventory of all there is need to know about borders and border policy in Africa. In short, it is encyclopedic, an intellectual t*our de force*. What perhaps sets the volume apart as a must read for all scholars and policy makers on borders and borderlands issues is the diversity of the authors' disciplinary orientations. Their analyses exemplifies multi-disciplinarity and inter-disciplinarity, cutting across the diverse disciplines of political science, history, economics, geography, anthropology and even international law, in order to provide critical elucidation for the myriad issues encompassed in border studies, such as differentiating between and making intelligible such related concepts as boundaries, borders, frontiers, border or frontier communities, trans-border or trans-frontier regions and communities. It is worth stressing, however, that it is not an edited book that intends merely to parade the best possible minds in the field; it is, rather, a history of African border policy, set in comparative context, globally and in reference to Africa's own longer and richer past. Thus, what I have referred to as 'chapters' are the scholarly papers researched, compiled and arranged to tell the story sketched in the Introduction. Professor Anthony Asiwaju's own essays therein merely evidence the dominant role in the contemporary period of the story of African border policy-making, the shift from borders as 'barriers' into becoming 'bridges'.

But I must confess that an attempt to review this encyclopedic volume, no matter how brave the effort, cannot be an easy endeavour. For starters, Professor Anthony Asiwaju, the editor and major contributor to the book, has decided not to make review an easy task for anyone. His 42-page introduction to the volume titled 'Borders in African Policy History' is expansive, authoritative and breath-taking; it so brilliantly and eloquently elucidates the myriad issues interrogated by each of the authors, grouping them together in relevant sections and providing a comprehensive and holistic appreciation. No better review can be undertaken by anyone other than that already done by this acknowledged master of the field himself. This brief intervention is thus not a review, at least not in the orthodox sense of highlighting or summarizing the basic arguments of each chapter or writer, but rather an overview of the importance of borders, border issues and border policies to our understanding of contemporary African politics, economy, state-building and nation-building, African unity and integration, security challenges and overall development. At the very root of Africa's daunting problems are the colonial origins of the nation-states and the boundaries that both define and separate them.[3]

The arguments for and against retention or restructuring of African boundaries are neither new nor are they likely to dissipate or be dispensed with any time soon. Having survived in their vibrancy, relevance and currency since the first Conference of Independent African States was held in Accra in 1958, the arguments, debates and discourses on African borders remain inconclusive, as each side will always be able to marshal convincing intellectual as well as policy-relevant arguments. President Kwame Nkrumah's seminal contribution on why African borders would need to be erased to make room for overall continental integration and development remains unassailable in its logic, persuasiveness and relevance.[4] Perhaps the main drawback was its practical non-feasibility within the context and existential realities in Africa in the early 1960s when the newly independent countries were not only savouring their new sovereign status, but also had huge logistical and practical issues that had yet to be suitably addressed before continental integration could take place. The Nigerian Prime Minister, Alhaji Sir Abubakar Tafawa Balewa, gave vent to this view. After carefully surveying the African political scene (taking into account its history, politics, economics, cultures, infrastructure, etc) he wisely concluded that political integration in the early years of independence was fraught with acute uncertainties. While not totally dismissing its future possibility, he posited that 'for the present it is unrealistic to expect countries to give up the sovereignty which they have so recently acquired and I am quite sure that it is wrong to imagine that political union could itself bring the countries together; on the contrary, it will follow as the natural consequence of cooperation in other fields.'[5] This, according to him, would come about after due process of consultations to address the inherent difficulties and smoothen out the rough edges.

Sir Abubakar had pushed the ideological and pragmatic arguments against immediate political union which would have erased the existing borders of independent African states much more prominently and persuasively by carefully identifying and highlighting the subsisting obstacles that needed to be surmounted before the envisaged continental integration could be realized.

For example, in a broadcast to the nation on his return from the May 1961 Monrovia Conference of African and Malagasy Heads of State, Sir Abubakar told his fellow Nigerians that:

> Apart from this problem of language, there is at present in Africa great difficulty in communicating with countries which were in a different group before their independence. For instance, I can speak on the telephone with the Nigerian High Commissioner in London, or to the Nigerian Representative at the United Nations in New York, but I cannot speak by telephone to my friend, Sylvanus Olympio, although he lives only about 100 miles away in Lome. This is the sort of thing which hinders economic cooperation and expansion. It is the same with other forms of communication, with road and rail systems, and to a lesser extent, the air transport and shipping. If we are to make international cooperation a reality we must study how to overcome all the obstacles which exist at the present.[6]

For Nigeria, improvement of these 'inter-territorial communications and transport facilities' for economic cooperation and development was a *sine qua non* for political integration.

In my view, retaining the boundaries of the existing 54 territorial states, while working out the inherent practical and logistical obstacles for moving inexorably towards eventual continental integration, remains the most sensible option under the present circumstances. Let us not also forget that all previous attempts at forcible redrawing of borders have only led to bloody outcomes. Perhaps the most prominent case is that of the Ogaden region which Somalia wanted to forcibly appropriate in the late 1970s and which provoked one of the bloodiest wars in the Horn of Africa between Somalia and Ethiopia and invited considerable outside intervention. To date, Morocco has not totally succeeded in its claim to ownership of the Saharawi Arab Democratic Republic (formerly Western Sahara) which it claims was historically part of Greater Morocco. Eritrea, a territory that was federated with Ethiopia after the Second World War by UN Resolution but against the wishes of some of its own people, and later forcibly annexed by Ethiopia in 1962, had to fight decades of bloody war of independence which it finally won in 1991, underscoring the futility of forcible territorial restructuring. Outside of Africa, especially in Europe, where territorial states are much older, primordial sentiments nonetheless still bobble to the surface. Take the case of the Basques in Spain, Irish and Scottish nationalisms in the United Kingdom, the unraveling of the Soviet Union and Yugoslavia, the breakup of Czechoslovakia. Even in the more relatively younger North America, the French Canadians would prefer to have their own separate mono-lingual country.

Africa has thus far successfully managed intra-continental relations because there have been only few attempts to forcibly redraw inherited national borders. Even the dispute between Nigeria and Cameroon over ownership of the Bakassi Peninsula was peacefully resolved in Cameroon's favour after a World Court ruling and the conclusion of the Green Tree Agreement for the peaceful implementation of the Court's judgement. If anything, Bakassi was a territorial matter that the concerned states had inherited from colonial rule but had to be peacefully resolved five decades after the independence of both disputing states.

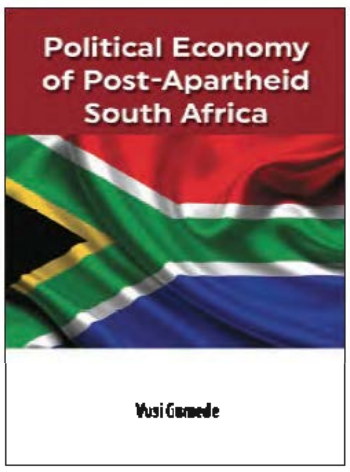
Peaceful restructuring of the continent into radically new 'federations' or 'super-states' along the lines suggested by the likes of Wole Soyinka, Wakau wa Mutua, Jeffrey Herbst, etc,[7] is also not feasible. In any case, it is not clear what criteria would be employed to determine the suggested new international borders. Not only have borders ossified and stabilized over decades but even the respective 'partitioned' peoples have themselves also comfortably settled into the different nation-states under different governance structures that may be difficult to break. For example, the Yoruba in Francophone Benin Republic acknowledge and cling to their primordial Yoruba identity but yet do not feel any need to identify with Nigeria, and it would be difficult to make them shake off the Beninois and Francophone identities they have comfortably settled into for over a hundred years. It is hard to see the feasibility of such radical but yet peaceful redrawing of the map of Africa as suggested by these eminent scholars and thinkers.

What is emerging, though, and which should be encouraged, is the gradual de-emphasis on borders as a limiting factor to collective action. Borders, as the book contends, should be bridges, not obstacles. West Africa, for example, has set the pace in trans-border cooperation, not necessarily because international borders no longer exist but because free and easier international movement of peoples, goods and services across them has been made possible by the adoption of the ECOWAS Protocol on Free Movement of Persons, Residence and Establishment (1979). If this practice is adopted and implemented by other sub-regions on the continent, Africa would make considerable progress towards the eventual disappearance of national boundaries.

The importance of this collection of essays inheres, as Professor Asiwaju himself makes clear in his introductory chapter, in the fact that 'the strictly territorial dimension of our history is characterized by an observable dearth of usable research material.'[8] This anthology substantially and brilliantly bridges that observable gap in the literature, and is therefore a must read for scholars and policy makers interested in understanding and addressing 'the policy issues … relating to borders and territorial disputes and conflicts, peace building, cross-border cooperation and regional integration, state and human security, and governance' a – in essence, all the contemporary challenges facing the Africa continent.

Notes

1. See among others, James O'Connell, 1967, 'The Inevitability of Instability, *The Journal of Modern African Studies*, 5, 2, pp. 181-19; Dani Wadada Nabudere, 2001, 'African Unity in Historical Perspective,' in Eddy Maloka, ed., *A United States of Africa?*, Pretoria: Africa Institute of South Africa, pp. 9-28; Basil Davidson, 1992, T*he Black Man's Burden: Africa and the Curse of the Nation-State*, New York: Times Books.
2. A. I. Asiwaju, ed., 1985, *Partitioned Africans: Ethnic Relations Across Africa's International Boundaries*, 1884-1984, London: Hurst.
3. See Kwame Nkrumah, 1963, *Africa Must Unite*, Panaf Books Ltd.; also Davidson, Nabudere, op.cit.
4. Nkrumah, *Africa MustUnite*, ibid.
5. Speech delivered at the General Assembly of the United Nations in New York on the occasion of the admission of Nigeria as the 99th Member of the UN, October 7, 1961. See *Mr. Prime Minister, A Selection of Speeches made by Alhaji the Right Honourable Sir Abubakar Tafawa Balewa*, 1964, Lagos: National Press Ltd., p. 55.
6. 'Broadcast to the Nation on the Monrovia Conference of African and Malagasy Heads of State, May 13, 1961', *Mr. Prime Minister*, p. 90
7. See pp. 21- 24 of the book under review.
8. Asiwaju, Introduction, p. 1.
9. Asiwaju, Introduction, p. 18.



Political Economy of Post-apartheid South Africa

Vusi Gumede

The book, made up of three parts, covers a wide spectrum of political economy issues on post-apartheid South Africa. Although the text is mainly descriptive, to explain various areas of the political economy of post-apartheid South Africa; the first and the last parts provide illuminating insights on the kind of society that is emerging during the twentyone years of democracy in the country. The book discusses important aspects of the political history of apartheid South Africa and the evolution of post-apartheid society, including an important recap of the history of southern Africa before colonialism. The text is a comprehensive description of numerous political economy phenomena since South Africa gained its political independence and covers some important themes that have not been discussed in detail in other publications on post-apartheid South Africa. The book also updates earlier work of the author on policy and law making, land and agriculture, education and training as well as on poverty and inequality in post-apartheid South Africa thereby providing a wide-ranging overview of the socio-economic development approaches followed by the successive post-apartheid administrations. Interestingly, three chapters focus on various aspects of the postapartheid South African economy: economic policies, economic empowerment and industrial development. Through the lens of the notion of democratic developmental state and taking apartheid colonialism as a point of departure, the book suggests that, so far, post-apartheid South Africa has mixed socio-economic progress. The author's extensive experience in the South African government ensures that the book has policy relevance while it is also theoretically sound. The text is useful for anyone who wants to understand the totality of the policies and legislation as well as the political economy interventions pursued since 1994 by the South African Government.

ISBN: 978-86978-704-9 **Pages: 252**

The Ambiguous Role of the Intellectual as Statesman

L. Adele Jinadu

Thabo Mbeki: Africa's Philosopher King

by Adekeye Adebajo

A Jacana Pocket Biography, 2016, 187 pages, ISBN 978-1-4314-2330-9, no price

I

The book under review is a pocket-sized but thoughtful and closely argued political biography of Thabo Mbeki, the former President of the Republic of South Africa, whose presidency of his country served more or less as the denouement of his apprenticeship and later frontline role in the anti-apartheid struggle in South Africa and the broader liberation movement in Southern Africa. A major objective of the book, we are told, is 'to rescue Mbeki from the parochialism of South African perspectives and restore him to his rightful stature as an important pan-African political figure'.

This is a large task to undertake and execute in a pocket-sized book. The author tells us that the book is written for 'three key reasons': 'the need to place Mbeki in a pan-African as much as a South African context…'; to fill the yawning gaps left by a lacuna in books about Mbeki, by focusing on his foreign, particularly African, policy and his legacy as president; and to 'correct the glaring absence of black authors as biographers of African political figures' (p.11).

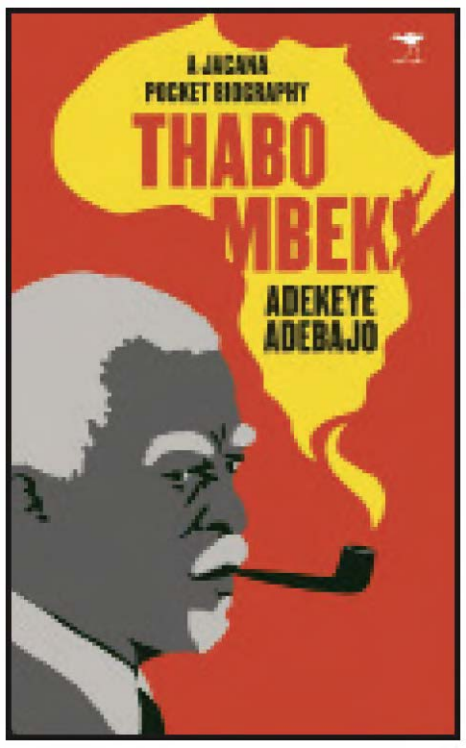
My inference from reading the book is that the task has been well accomplished and the reader is the richer for this reason. It is well-written, concise, clear, robustly argumentative and engagingly fascinating. Nevertheless, the book raises several questions, providing answers to some, equivocating on others, and raising more questions in the process of answering some of them, while leaving the reader to make up his/her mind about what the answers are or should be. This is to be expected of a thoughtful and provocative book. What it offers is a sympathetic tapestry of the political career of President Mbeki but one that is woven from variegated threads to reflect the complex, sometimes tortuous, path that Mbeki's ambiguous career crisscrossed.

II

How did I reach this conclusion? My answer, hopefully, will emerge from a consideration of some of the following questions: How did the book set about weaving the variegated tapestry? What is the picture of the man that emerges out of the tapestry? Why describe him as a philosopher king? What are the highlights, what the critical milestones and what the contradictions that drove, shaped and defined him and his political career? What is his vision of a democratic South Africa and of development, within the broader context of his vision of African unity and development? What kind of nationalist and pan-Africanist was he? Was he able to reconcile, and if so how, the tensions between being a nationalist and being a pan-Africanist? What kind of a president was he, and what controversies dogged his presidency? What does the tapestry tell us about human nature in politics, and of the promise, challenges and limitations of politics as a vocation? What did the tapestry leave out, and why? This review now proceeds to address some of these questions.

III

How did the book weave the tapestry? The Introduction (pp. 7-11) paints a portrait of Mbeki as an important player '…in laying the foundations for a post-apartheid state…' It places 'him within an African context' (p. 8) and portrays him as 'a complex figure, full of contradictions and paradoxes' (p. 9), who was 'shaped by his social environment…' (p. 10). This portrait is elaborated in the rest of the book. I now proceed to tease out the argument of each chapter.



The first chapter utilizes the concept of philosopher-king, popularized by Plato, to underscore the driving force behind Mbeki's political career, comparing and contrasting Mbeki's political practice and achievements with those of another African philosopher-king, President Kwame Nkrumah of Ghana. The chapter also points out the limitations in playing the role of philosopher-king, arguing that 'the biblical saying that prophets are not honoured in their land epitomizes [their] fate…' (pp. 13-14) in their respective countries.

The second chapter offers a condensed and succinct account of the 'formative experiences (up until the completion of his studies at the University of Sussex, Brighton, UK in 1966) that helped to shape Thabo Mbeki's future politics'. It traces and analyzes the development of his early political consciousness and political activism, dating back to his joining the African National Congress (ANC) Youth League at the age of 14 in 1959 and the underground South African Communist Party at the age of 20 (p. 31).

The formative experiences, however, contained intimations of the problematic and sour relations with a number of critical cadres of the ANC that dogged Mbeki's accession to power within the ANC and eventually his presidency of the country. The chapter characterizes his defining attributes as 'political pragmatism', preference for 'evolutionary [over] revolutionary change'; 'a reputation…for being arrogant and ambitious.' These attributes gave rise to 'resentment' against his 'improvised polyglot identity', and to envy because 'he had been sent to England, rather than the Soviet Union, where most ANC cadres had studied…' (p. 37). The resentment resurfaced in the years leading to the transition to black majority rule in South Africa, with members of the ANC's military wing belittling his '…lack of military prowess,' regarding him 'as more of a theoretical intellectual than a liberation fighter, someone who was more comfortable with a pen than a pistol' (p. 42), and on account of which 'some military cadres vowed never to be led by him' (p. 43).

The third chapter recounts Mbeki's marriage to Zanele Dlamini in 1974 and his thorny path to the leadership of the ANC, beginning from 1967, when he started to work in the propaganda section of the ANC in London (p. 40), to 1999, when he became the President of South Africa (p. 69). Returning to Africa after almost 20 years of exile abroad, Mbeki served in various ANC missions in Botswana, Zambia, and Nigeria, during which he built, cultivated, nurtured and consolidated support for the ANC. This was a difficult and uphill task that the chapter illustrates with examples from the ANC's experiences in Tanzania, Zambia and Mozambique (pp. 48-49). The ANC faced other challenges, notably contradictions spawned by schisms, fractions, that were due to various contending ideological, ethno-regional, racial and intellectual tendencies within it. The contradictions spewed by the schisms within the ANC were manifested, for example, in the antagonisms between its home-based military or armed wing and its political wing; between the petit-bourgeois, social democratic and Marxist ideological tendencies within it; and in policy and strategic differences over whether to negotiate with the racist white regime to bring about the end to its rule; and over welding together the sometimes uneasy rainbow coalition (Black, Coloured, Indian and White) within the ANC. The author further elaborates and explains how the contradictions played out and their effects in the fourth chapter.

As he ascended the greasy pole to power, Mbeki, as the book (pp. 62-69) shows so well, fought many battles, winning some, losing others. But the underlying problem revolved partly around the combination of the contradictions and the resentment against him recounted earlier in Chapter 2 of the book, and which, for example, pitted him against Chris Hani in the race for the deputy presidency of the ANC in 1991.

The fourth chapter mainly examines the domestic policy of Thabo Mbeki during his tenure as President of the Republic of South Africa. The discussion is framed around the personality, leadership style, and political philosophy of Mbeki, the fractious ideological and ethno-regional and racial tendencies within the ANC, and the structural character of the inherited political economy of post-apartheid South Africa in a globalizing world. The picture that emerges is a mixed one, showing how the pull and push factors, the dynamics of domestic and external social forces constituted constraints, limiting the terrain of domestic public policy choices available to Mbeki.

We read in the chapter the complex relationship between Mandela and Mbeki that gravitated around their different leadership styles, or perceptions of them (pp. 71-72). The chapter also provides an interesting analysis of the gloomy and dire socio-economic profile of South Africa under Mbeki. It weaves the analysis around the rancorous debate within the ANC and between it and its allies, the South African Communist Party (SACP) and the Congress of South African Trade Unions (COSATU),

over the substance and strategic direction of the underlying vision of 'national democratic revolution' that the ANC held out for post-apartheid South Africa. Noteworthy in this respect is the chapter's account of the division caused by the replacement of the 'redistributive state-led Reconstruction and Development Programme (RDP)' policy by the 'neo-liberal, market-led Growth, Employment and Redistribution (GEAR) policy'; and the implementation, and seeming failure of the Black Economic Empowerment policy (pp. 90-99). The analysis also traces the policy failures of the Mbeki Presidency to President Mbeki's leadership style, casting him in the mould of a 'Leninist czar,' 'an imperial president,' 'a micro-manager and workaholic' and 'a Machiavellian,' who pursues and practices 'a top-down, technocratic approach by an elite vanguard within a party led by intellectuals' (p. 94).

The fifth chapter provides a succinct but masterful and critical account of the foreign policy of South Africa under President Mbeki. The high-point of this policy, which the author, quoting Ali Mazrui, also regards as President Mbeki's legacy is, '…the re-globalisation of Pan-Africanism' (p. 144), or what the author also describes as '…the pan-African outlook and diasporic reach' (p. 119) of the policy. Anchoring the policy, according to the author, is President Mbeki's 'vision of an African Renaissance, which, as well as encouraging South Africans to embrace an African identity, sought to promote the continent's political, economic and social renewal, and the reintegration of Africa into the global economy' (p. 113).

Set against its characterization of this vision, the chapter enumerates the 'five key priorities for South Africa's external relations' under President Thabo Mbeki as: restructuring the African Union (AU) and the Southern African Development Community (SADC); reforming regional and international organizations, such as the UN, the WTO, the World Bank, and the IMF; hosting major international conferences; promoting peace and security in Africa and the Middle East; and fostering ties with the G-8 while devising a global South strategy (p. 112).

The enumeration is illustrated with summary accounts of specific foreign policy initiatives in some of the priority areas. Regarding peace and security in Africa, the chapter points to President Mbeki's peace efforts in the Democratic Republic of the Congo (DRC) (pp. 139-142), in Zimbabwe (pp. 134-138), and his role as 'AU mediator…in negotiations to restore constitutional rule to Cote d'Ivoire' (pp. 127-128,132-133). No less important, according to the author, is the fact that President Mbeki played a major role in the building of the institutions of the African Union, the New Partnership for Africa's Development (NEPAD), the African Peer Review Mechanism (APRM), the Pan-African Parliament, and towards '…increasing Africa's leverage in institutions of global governance such as the United Nations, the World Trade Organisation, the World Bank and the International Monetary Fund' (p. 111).

The chapter's account of Nigerian-South African relations (pp. 122-134, 143-144), teased out around the personal, sometimes acrimonious, sometimes stormy, relations between President Mbeki and President Obasanjo (e.g. pp.124-134), and the presumed hegemonic rivalry between both countries, is interesting in explicating the personality and national interest factors in driving and shaping international relations. The author argues that a cardinal dimension of South Africa's policy towards Nigeria during the Mbeki's presidency was Mbeki's perception that '…a strategic partnership with Nigeria was crucial to his vision of an African Renaissance' (p. 122). The author further observes that '… it was the Mbeki-Obasanjo era that remained the 'golden age' of Africa's most strategic relationship' (p. 134). To the author, the relationship is '…a marriage of necessity for Mbeki. Unable to assert leadership effectively in southern Africa because of residual historical problems, and facing rivalry from states like Angola and Zimbabwe that saw themselves as aspiring regional leaders, he almost seemed to be venturing outside his own sub-region in search of viable allies and additional legitimacy to bolster his continental leadership ambitions.'

However, given the size of Nigeria's economy and its population, the potential economic gains of trade relations and the export of finance capital to Nigeria was not lost on South African companies and firms. As the author notes, 'it was MTN's success (in Nigeria) that convinced many other South African firms that Nigeria was worth investing in' (p. 130). The resulting deluge of South African private sector investment created a hugely disproportionate trade imbalance between the two countries in favour of South Africa. The trade between the two countries was 'worth R45 billion by 2015' (p. 129), having increased from R17 billion by 2008, leaving 'many Nigerians resentful…arguing that the South African market remained closed to Nigerian companies...' (p. 130).

The asymmetrical structure of Nigerian-South African relations, especially their trade relations, is replicated in South African trade relations with several other African countries, so much so that '…by 2000 South Africa had become the largest single foreign investor in the rest of Africa … [and] by 2002 the rest of Africa accounted for 16.74 per cent of South African exports, while imports to South Africa from the rest of Africa amounted to an anaemic 3.62 per cent' (pp. 117-118). As the chapter points out, the trade imbalance elicited 'unease about …South Africa's xenophobic and mercantilist trade policies under Mbeki's rule' (p. 115), including 'complaint about the aggressive drive by South Africa's mostly white-dominated corporations in search of new markets north of the Limpopo' (p. 116). But the chapter qualifies this complaint by pointing out that, 'the criticisms should be balanced against the creation of jobs and improvement in infrastructure and services in these countries' (p. 117).

What does all this suggest about the vision of African Renaissance that anchored President Mbeki's domestic and foreign policy? On the positive side, the chapter points to two initiatives to illustrate the 'pan-African and diasporic reach' of the policy (pp.118-122). The first was South Africa's establishment in 2000 of 'a $30 million African Renaissance and International Cooperation Fund to promote democracy, development and security in Africa.' The second, initiated in 2005, was to ensure that South African firms assisted the broad-based African Economic Empowerment (AEE), through strategic partnerships that promoted economic development in African countries.

On the less positive side, the chapter points to parallels drawn among several Southern African countries between the foreign policy goals of apartheid South Africa and those of Mbeki. In this respect, the chapter argues that, 'the xenophobic attacks in 2006 ("against foreigners from other African countries" living in South Africa) represented the smouldering ashes of Mbeki's African Renaissance project.'

The sixth chapter is about Mbeki's life after his presidency. It recounts his transition from a philosopher-king to an international statesman and mediator, involved in peacemaking efforts, and in investigating illicit financial flows from Africa. It points to his role as a public intellectual speaking the truth to power on 'major foreign policy – and, increasingly, domestic South African – issues,' such as: the scourge of corruption and dictatorship in Africa; the alarming 'brain drain' that was robbing the continent of trained professionals; the need to strengthen African civil society; the stalled implementation of NEPAD; Western fears of China's growing economic presence in Africa; the heavy-handed imposition of unequal trade agreements on Africa by the industrialized countries; the increased deployment of US troops on the continent; the heroic deeds of young revolutionaries of the Afro-Arab Spring of 2011' (p. 153), among other issues. He also became patron of the Thabo Mbeki Foundation, established in 2010 to promote the African Renaissance, and of the Thabo Mbeki African Leadership Institute, founded 'with the twin goals of training African youths on the political, economic and social renewal of their continent … and creating new African thought leaders' (p. 152). Yet, as the chapter also points out, Mbeki was as culpable as some of the 'rent-seeking leaders' of the policy failures he is condemning out of office (p. 155).

The seventh chapter concludes that President Mbeki's legacy '… will inevitably be a mixed one' (p. 159). On the positive side, the chapter points to his socio-economic policies to 'lift millions out of dire poverty and social misery' (p. 159), his foreign policy in Africa and the diaspora (p. 161), and his 'self-confidence and proud assertion of an African identity' (p. 163). On the debit side, the chapter lists among 'the blot' on Mbeki's legacy the following: the 'AIDS debacle,' 'the controversial arms deal', 'his monarchical leadership style' (p. 159) and '… South Africa's ("untransformed") deep socio-economic inequalities and injustices.' In view of this mixed record, the chapter compares the fate of Mbeki with another African philosopher-king, President Kwame Nkrumah of Ghana, and ends with the puzzle, whether Mbeki 'will come to be viewed …as a great pan-African but not a great South African.'

IV

To conclude this review of a brilliant and well-argued book, I want to reflect briefly, less in criticism and more to look at some of the larger issues about politics, especially about human nature in politics and the problem of democracy and development in Africa, on which I find the book to be a compelling and fascinating commentary.

First, is it not too soon to write a political biography of President Mbeki, less than ten years after he left office, no matter how tentative the biography is? But, 'why not write it now, anyway?' Is a meaningful counter-question to pose? This is because we are lucky that the book is not only about the place and relevance of ideas in politics but also an informed commentary, using the Mbeki presidency as a case study, on contemporary South African and, indeed, African politics.

Secondly, the book is fundamentally a study of the place of ideas in politics and the power and limits of the intellectual vocation in politics. The metaphor of the philosopher-king revolves around the driving power of knowledge, the responsibility that devolves from it on the intellectual, and with it the possibilities of envisioning, analyzing, understanding, ordering and directing politics as a public interest project. There is indeed a long tradition of black and African social and political thought, dating back to William Dubois, that articulates the imperative of the social responsibility and the political commitment of the black intellectual, the Talented Tenth, to use their knowledge to bring about the economic, political and socio-cultural transformation of their natal communities.

Yet, the perplexing problem is the nature of the knowledge so required: how and through what kind of preparation and training is it to be defined and acquired? How do we know it has been acquired? And once acquired, how is it to be applied, and how exercised, given the complexities of human nature in politics? Why would the tenure in high public office of a 'philosopher-king' such as Mbeki, apparently so well-nurtured and prepared for high public office, as the book under review so well illustrates, be problematic and questionable? This is, at bottom, the ambiguity that envelopes the intellectual role in politics, so well illustrated by this fascinating book about the continuing political career of President Mbeki as a statesman. As the saying goes, 'knowledge is power.' For this reason, properly understood and utilized, knowledge must be the basis of public policy and we cannot do away with it by assuming an anti-intellectual posture.

Thirdly, the book, in its account of the division within the ANC over 'national democratic revolution' (pp. 91-98), raises in stark terms a problem posed for national liberation struggles in Africa, starting from Algeria, through Angola, Mozambique, Zimbabwe to South Africa: whether what Fanon describes as the two-phased strategy of socialist revolution, with a bourgeois revolution preceding but followed by a socialist revolution, was a structural necessity or a problem that should be avoided. The South African experience confirms the Fanonist fear that once the national petty bourgeoisie is allowed to consolidate power, it would betray the national democratic revolution.

Fourthly, the book touches upon two sets of trans-national vexing issues in the current debate about democracy and development in Africa. The first is the scourge of the imperial presidency, where the power of the presidency tends to be used arbitrarily, with impunity and in disregard of constitutional and countervailing restraints or limits in state and society on its exercise. The second is the deficit of human security across the African continent.

That the problem of the imperial presidency persists in several African countries after the recent wave of democratic transitions on the continent, and despite efforts to tame it through provisions for separation of powers moderated by checks and balances, is due more or less to the huge panoply of presidential power of appointment and patronage disbursement invested in presidents by national constitutions. As the fate of Mbeki also illustrates, strong countervailing expression of voice by social forces in both state and society, the occasional exercise of its oversight by the legislature and judiciary, and presidential term limits combine to serve from time to time to restrain the imperial presidency. This explains the paradox of an imperial president or constitutional monarch, such as Mbeki, who had no choice but to stick 'consistently to the rule of the democratic game' (p. 160).

The other trans-national issue is the structural one of poverty, unemployment, and social inequality that persists in spite of recent growth in several African countries and the constitutional responsibility of public authorities, such as those stipulated under South Africa's Bill of Rights, to provide the social and economic facilities to enable their citizens enjoy human security under a democratic developmental state. It is in this context that one would have also expected some specific discussion in the book of the Land Question, which is one of human security issues in South Africa under the Mbeki presidency, for the question remains, from some accounts, a landmine ready to explode, if not addressed and resolved urgently and proactively in the country.

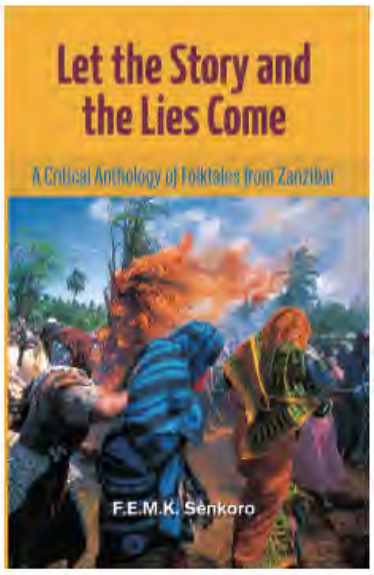
Finally, what are the prospects for Pan-Africanism, as fundamental as the book makes clear in several pages, that it will remain a signature imprint of President Mbeki's political career and the legacy of his presidency? Briefly put, we need to theorize Pan-Africanism or the African Renaissance as a social and political field of action, distinguishing between it as an idea or theory and as practice or movement. Such a distinction has profound implications for the possibilities and limits or feasibility of current proposals for a United States of Africa and the African Union – implications that include the contradictions thrown up by a resilient state-centric fascination with sovereignty, despite its progressive weakening, and by regional sensitivities, exhibited by the Regional Economic Communities (RECs).

Correction

In the September issue of Africa Review of Books (Vol. 11, No. 2), the bios of Anis Chowdhurry and Jomo Kwame Sundaram who jointly wrote 'A Rejoinder to Lansana Keita's Reply' are corrected as follows:

ANIS CHOWDHURRY, prior to joining the United Nations, was Professor of Economics at the University of Western Sydney, Australia, and founding managing editor of the Journal of the Asia Pacific Economy. He has published extensively on macroeconomic and development issues, including industrial restructuring and human development.

JOMO KWAME SUNDARAM was Assistant Director General, Food and Agriculture Organization from August 2012 until the end of 2015. He was Assistant Secretary General of the United Nations for Economic Development from January 2005 until June 2012. He has authored and edited over a hundred books and translated 12 volumes besides writing many academic papers and articles for the media.



Let the Story and the Lies Come
A Critical Anthology of Folktales from Zanzibar

F.E.M.K. Senkoro

Despite the fact that Kiswahili is a lingua franca of the East African region, the scarcity of criticism of Kiswahili indigenous literary forms in general and the dearth of literary analyses of Zanzibar's rich oral tradition in particular, are very telling. Scholarly forays in the area are dismally few and far between. The critical silence with regard to this tradition is unwarranted, inexcusable, and inexplicable. In providing us with this critical anthology, Senkoro's intervention in Let the Story and the Lies Come is, therefore, at once corrective, refreshing and timely, filling as it does the gap in scholarly enterprises preoccupied with decoding the form and content of Zanzibari folktales. The anthology's approach allows the reader to go through the folktales in their original standard guise before subjecting them to critical analysis and appreciation. The tales can thus be used in a versatile manner. Moreover, that the folktales are contextualized within the wider taxonomy of Zanzibari oral literature makes it possible to study them in their own right or in relation to other genres. The anthology's subject-matter and the accompanying folktales are important to students, scholars and general readers of oral literature, folklore, children's literature, and comparative literature.

ISBN: 978-86978-703-2 **Pages: 252**

Les théories hygiénistes et l'éthique scientifique en pays colonisés

Ammara Bekkouche

L'Empire des hygiénistes : vivre aux colonies

par Olivier Le Cour Grandmaison,[1]

Éditions APIC, Alger, 2014, 363 pp, 900.00DA

Le concept d'« hygiénisme » né au début du XIX[e] siècle aux États-Unis, se définit comme un ensemble de théories politiques et sociales, et renvoie à certaines règles de préservation de l'hygiène et de prévention de la santé publique. Rapporté aux colonies, le terme recouvre un sens particulier qui fait écho à la nécessité de légiférer pour justifier des manœuvres légitimant ainsi l'exercice du pouvoir de domination. C'est précisément ce phénomène qu'Olivier Le Cour Grandmaison dissèque tout au long de cet ouvrage pour combler des ignorances, partialement entretenues, sur les qualifications raciales et les paradigmes biologiques.

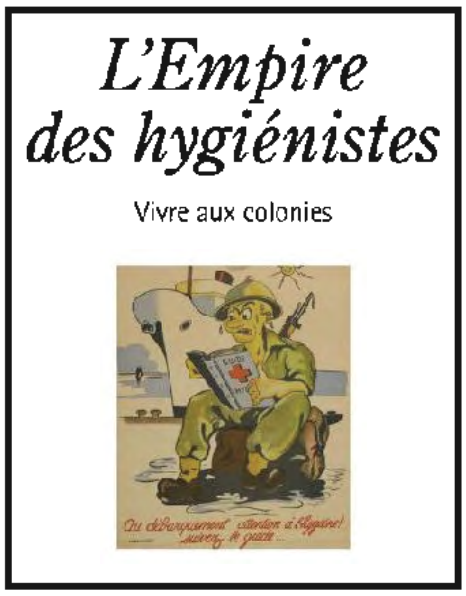
L'étude du lien hygiénisme/colonialisme, articule des modes de fabrication des discours du progrès et de propagation des représentations de la ségrégation sociale « scientifiquement » élaborées. Elle se résume aux questions d'une part, des applications spécifiques aux pays colonisés et d'autre part, du rôle des scientifiques face aux aléas du milieu pour la préservation de la santé des expatriés. Dans ce contexte de construction d'un empire légalisé par les hygiénistes, l'auteur expose une fresque en trois moments:

- les préalables exploratoires à l'implantation coloniale ;
- les arguments scientifiques de la colonisation basée sur une conception hiérarchisée du genre humain ;
- les applications locales que les hygiénistes mettent en action pour soutenir les mutations motivées par la colonisation.

L'hygiénisme, un courant monolithique pour le progrès et le bien de la société

L'épanouissement de l'individu et de la société est l'objectif théoriquement énoncé auquel se sont alliées diverses disciplines telles que l'architecture, l'urbanisme, la démographie et autres branches des sciences médicales. L'épidémiologie, notamment, a bien servi l'évolution de ce courant de pensée né dans une société affectée par les effets de l'organisation capitaliste de la production industrielle. En Europe, le mouvement qualifié de sanitaire, s'est caractérisé par l'ouverture des villes enserrées dans leurs fortifications, la lutte contre l'insalubrité (introduction de matériaux modernes de construction, oxygénation et ensoleillement…), la création des transports en commun, le développement du sport et, par conséquent, un allongement de l'espérance de vie. Dans ses extensions sémantiques, l'expression est aujourd'hui reconsidérée, pour réfléchir à l'articulation de ses multiples acceptions et autres controverses dont l'enjeu reste la santé publique.

Se saisissant de ce concept qui a engendré la doctrine hygiéniste, Olivier Le Cour Grandmaison, en recentre les applications socio-spatiales à un moment de son histoire et hors des aires géographiques qui lui ont donné naissance. Son analyse de l'application de l'hygiénisme durant l'expansion coloniale, retraduit le concept d'impérialisation pour dénoncer les principes différenciés du droit en Afrique et en Asie. À l'appui de cet examen, sont exposés les extraits des travaux d'éminents scientifiques où l'intervention du corps médical apparaît comme un vecteur-clé de la colonisation : « Dès les premières années du XX[e] siècle, de nombreuses recommandations formulées par les médecins passent des traités d'hygiène exotique aux textes administratifs en vigueur dans certaines colonies » (p. 165).



C'est sur cette voie de l'hygiène tropicale en tant que science pratique au service de l'empire (p.14), que se poursuit l'engagement intellectuel de l'auteur pour mettre au jour certains aspects, notamment racistes, du colonialisme. L'un des plus honteux, l'apartheid, nous est rapporté en ces termes :

> « Bien avant l'instauration du régime d'apartheid en 1948, qui renforcera l'arsenal discriminatoire et répressif en l'étendant à tous les domaines de la vie, relations privées et sexuelles comprises, les Noirs sont soumis à des dispositions particulières destinées à limiter leurs possibilités d'établissement sur le territoire. Tel est le but poursuivi par le Native Land Act du 19 juin 1913, qui limite à 8% seulement la superficie des terres cultivables susceptibles d'être détenues par les Natives, alors qu'ils représentent 67% de la population totale du pays. De plus, il est interdit aux Noirs d'acheter des terrains en dehors des réserves dans lesquelles ils sont tenus de résider sauf s'ils produisent un document certifiant qu'ils travaillent pour des Blancs. À la suite de cette législation, considérée comme une pièce maîtresse de la ségrégation juridique et spatiale maintenue jusqu'en 1990, plus d'un million de Noirs sont expulsés de leurs terres » (p. 208).

Le contexte colonial que d'aucuns qualifient de révolu, était certes d'un autre temps ; mais l'analyse du modèle hygiéniste imposé dans d'autres aires culturelles, confirme bien ses visées conquérantes pour dominer, soumettre et asservir les peuples autochtones.

Le *prestige des Blancs* parmi les objectifs coloniaux des hygiénistes

La citation du Docteur Georges Treille, datée en 1888, résume d'emblée le chapitre introductif intitulé L'« histoire des colonies » : « d'immenses sacrifices d'hommes et d'argent ». L'auteur montre comment le prétexte « …d'améliorer les conditions des colons… » (p. 08), vise à accréditer l'hygiène coloniale en tant que science pour accompagner et soutenir les mutations dues à l'« impérialisation de la République ». Les mots *climatologie, climatothérapie, indigénisation*[2] sont créés à cet effet, donnant lieu à des missions et grandes enquêtes régionales sous l'égide du Comité de la santé et de l'organisation d'hygiène de la Société des Nations (p. 64). Même si « …la médecine tropicale a eu une influence majeure sur la santé dans la première moitié du XX[e] siècle », c'est autour des objectifs de l'hygiène tropicale, que l'auteur a échafaudé son raisonnement, pour montrer comment « …cet office national confirme l'existence d'un racisme d'État dont il est à la fois l'expression et l'instrument spécialisé en métropole et dans les outre-mer » (p. 79). L'apparent avantage d'inclure les indigènes dans le processus de mise en valeur des colonies, ne dissimule aucunement les inégalités qui les caractérisent conformément aux théories de l'« acclimatement ». Considérant l'efficacité et l'élaboration des règles expliquant les rapports entre races et « acclimatation », il s'agissait de justifier le non-cosmopolitisme avec pour conséquence de renforcer la protection des Blancs minoritaires afin qu'ils puissent garantir la prospérité de l'empire (p. 75). Mieux, selon Navarre[3], « …il y a nécessité de défendre le « prestige » des Blancs, qui joue un rôle central dans tous les registres de la vie… » (p. 76). Autour de cette discrimination, l'auteur associe comment « …après avoir été des gouffres financiers et humains, les possessions françaises deviendront enfin des sources de profit pour les expatriés et la métropole » (p. 80).

Ségrégation sociale/distanciation spatiale : un chassé-croisé accommodant

Entre autres travaux relatifs aux problèmes des pays chauds, ceux de Georges Treille (1921-2006), d'Albert Sarraut (1872-1962) et de Pierre-Just Navarre (1849-1922)[4], ont largement documenté les trois premiers chapitres de l'ouvrage, consacrés aux questions de médecine et hygiène coloniales. Articulant les connaissances acquises de pathologie exotique aux leçons de savoir-vivre sous les tropiques, les villes coloniales s'urbanisent selon les vertus de l'hygiène sanitaire et les prétendus ménagements à l'égard des cultures autochtones. Pour l'exemple, Lyautey et consorts[5] appuient la nécessité de « …ne jamais mélanger dans une agglomération…la population indigène et la population européenne » (p. 166). La finalité désormais convenue, était de garantir la ségrégation et la division raciale du travail à travers la propagation des cités-jardins et autres manœuvres urbanistiques de distanciation spatiale : « Le principe de séparation est…étendu à la cité toute entière pour des raisons qui mêlent considérations sanitaires, édilitaires et sécuritaires » (p. 166).

En fait, comparativement aux massacres systématiques qui avaient été précédemment réservés aux races dites inférieures, la ségrégation est bonifiée par les partisans de la « mise en valeur » des colonies. Érigée en mesure nécessaire pour renforcer la sécurité des biens et des personnes, la ségrégation est par conséquent un moyen de favoriser l'émigration des métropolitains et la colonisation des territoires conquis (p. 167). La présentation de différentes configurations, au cours des deux derniers chapitres, engage la question de savoir : « Comment ce principe et les pratiques qu'il a déterminées se sont-ils imposés, puis transformés en une véritable politique d'hygiène publique débouchant sur l'adoption de dispositions urbaines et donnant naissance à des villes coloniales nouvelles ? » (p. 166).

La nouveauté se traduit notamment dans la dénomination officielle des lieux s'insinuant franchement sous l'expression « village de ségrégation » pour nommer les quartiers « indigènes » (p. 168). Plus insidieusement « […] les autorités achèvent cette francisation des villes d'outre-mer en faisant appel, pour la nomination des boulevards, avenues, rues, bâtiments et monuments, à des personnalités civiles et militaires issues du panthéon de l'histoire nationale et impériale, mobilisées pour signifier la supériorité de la civilisation française dans des domaines variés. Plus encore qu'en métropole, sans doute parce-que la société coloniale est hiérarchisée et ségréguée, recourir à des odonymes choisis avec soin permet au vainqueur de rappeler sans cesse aux vaincus son

passé admirable, peuplé de héros et d'événements grandioses » (p. 184).

Légitimation du « travail forcé »à l'instar du prétexte physionomique

L'approche historique des théories hygiénistes en pays colonisés, montre comment s'effectue l'organisation du travail selon une conception spécifique au fait que l'on soit autochtone ou expatrié. La différence est modulée par les questions d'hygiène et de race définies dépendamment de la physionomie des individus : tandis qu'au *Blanc* est attribué l'usage du cerveau pour être aux commandes, l'usage des muscles est destiné au *Noir*. A la base de cette assertion érigée en dogme, le Dr Treille écrivait en 1888:

> D'une manière générale, de 0 à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer, et entre l'équateur et le 15è degré de parallèle nord et sud, il n'est pas désirable que l'Européen tente d'exercer par lui-même la profession d'agriculteur. Les fortes chaleurs et les pluies abondantes de l'hivernage, auxquelles s'ajoutent les éléments pathogènes libérés par les sols lorsque ceux-ci sont labourés, interdisent au Blanc les activités de ce type, car il n'est pas physiquement organisé pour les supporter [6].

Concrètement, le glissement du travail forcé à l'esclavage domestique est traité simultanément comme forme d'exploitation coloniale et de jurisprudence. En fusionnant ces deux démarches, le syntagme de « mise en valeur » autorise la brutalité des méthodes employées pour contraindre les autochtones à exercer une activité laborieuse régulière (p. 239). L'aperçu sur les mécanismes mis en action, rapporte le rôle considérable des spécialistes qui jouissaient d'une légitimité scientifique importante (p. 251). Le burlesque de cette auguste production scientifique, nous est signifié par l'auteur en citant Aimé Césaire à son bon endroit : « … les lieux communs les plus éculés vous sont remis à neuf ; les préjugés les plus absurdes, expliqués et légitimés ; et magiquement les vessies deviennent des lanternes » (p. 251). En résonance, d'autres références très éclairantes ponctuent le cheminement de l'ouvrage (F. Fanon ; Ch.-R. Ageron ; H. Arendt ; P. Bourdieu, A. Sayad ; G. Manceron ; R. Vergès ; J.M.G. Le Clézio) et renvoient à des corrélations thématiques pour mieux comprendre les enjeux de l'hygiénisme en tant que corollaire du colonialisme. Bien avant, Henry Witbooi[7] avait déjà dénoncé les Allemands qui « […] s'installent sur les terres des chefs sans leur en demander la permission, et soumettent à leurs lois les gens qui vivent là-bas : ils leur interdisent de se déplacer librement… ou de jouir de l'eau et des pâturages… ils les parquent en dehors de la ville » (p. 339).

Conclusion et enseignement

Le choix d'Olivier Le Cour Grandmaison privilégiant une approche relevant de l'histoire de la production savante, s'est attaché à décrire le rôle des éminences scientifiques dans les structures mentales des politiques coloniales de l'époque. Une analyse bibliographique circonstanciée, a déroulé les mécanismes d'ajustement des méthodes discriminatoires légitimant l'exclusion et la ségrégation. Le recours aux dispositifs du « travail forcé » (d'après les termes de S. Weil, 1938), a permis de revenir sur les déductions des différents théoriciens de l'hygiène tropicale pour mettre à notre portée les trames des fondements de l'exploitation coloniale.

En fait, l'ouvrage est le couronnement d'un triptyque[8] dont les apports ont largement contribué aux critiques de l'idéologie raciste du colonialisme et ses conséquences sur la société. Pour autant et comme il faut bien s'en douter, au regard du terrain défriché, les travaux d'Olivier Le Cour Grandmaison ont suscité quelques hostilités lui reprochant tantôt son manque de perspicacité dans ses jugements[9], tantôt à ne retenir « que ce qui conforte ses thèses et nourrit ses stéréotypes ».

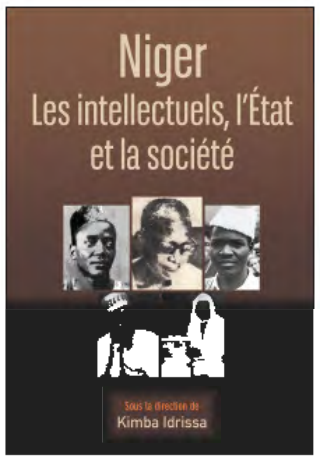
Discuter de la partialité de l'auteur, en remontrant sa démarche analytique d'une période achevée, est assurément une façon de participer au débat. Elle bute cependant dans son aveuglement à structurer des liens avec les dynamiques actuelles marquées par diverses interprétations et autres glissements préoccupants. En revenant sur la vision du colonialisme sous l'angle des hygiénistes, Olivier Le Cour Grandmaison a mis en étalage les calculs dont les concomitances donnent à s'interroger sur certains signes apparents des enjeux sociaux contemporains. Son évaluation de quelques aspects de l'histoire coloniale stimule la réflexion sur les évolutions présentes des communautés concernées par ce même passé. L'éclairage instructif de cet ouvrage, se résume enfin, à la recherche du sens des faits à travers les actes coloniaux à l'épreuve de l'éthique scientifique universelle.

Du même auteur :

- *De l'indigénat: Anatomie d'un "monstre" juridique : le droit colonial en Algérie et dans l'Empire français*, La Découverte, 2015, History, 207pages.
- *La République impériale. Politique et racisme d'état: Politique et racisme d'État*, Fayard, Literary Collections, 2009, 408 pages.
- *Douce France : rafles, rétentions, expulsions*, 2009, 291 pages.
- *Le retour des camps?: Sangatte, Lampedusa, Guantanamo* - Olivier Le Cour Grandmaison, Gilles Lhuilier, Jérôme Valluy, Autrement, Social Science, 2007 , 210 pages.
- *Coloniser. Exterminer: Sur la guerre et l'État colonial*, 2005, Fayard, Social Science, 2005, 374 pages.
- *Haine(s). Philosophie et politique*, Presses Universitaires de France, Philosophy, 2002, 320 pages
- *Faut-il avoir la haine ?* L'Harmattan, Europe, 2001, 129 pages
- *Le 17 octobre 1961: un crime d'État à Paris*, Olivier Le Cour Grandmaison, Nils Andersson, 2001, 282 pages.

Notes

1. Olivier Le Cour Grandmaison, Maître de conférences ,Politologue spécialiste des questions de citoyenneté sous la Révolution française et des questions qui ont trait à l'histoire coloniale.
2. Pierre-Just Navarre, Manuel d'hygiène coloniale. Guide de l'Européen dans les pays chauds, Paris, O. Doin, 1895, Médecin de la marine et professeur d'hygiène coloniale à la chambre de commerce de Lyon. A publié de nombreux articles et ouvrages consacrés aux maladies tropicales ; son manuel est longtemps resté un classique.
3. G. Treille, De l'acclimatation des Européens dans les pays chauds, Paris, O. Doin, 1888. Médecin principal de la marine, directeur de la rédaction des archives de médecine navale et membre du Conseil supérieur de santé de la marine et inspecteur du service de santé des colonies ; A. Sarraut, Gouverneur général de l'Indochine, Ministre des colonies ; P.-J. Navarre, op.cit.
4. Congrès international de l'urbanisme aux colonies, Paris, 1931, sous la présidence d'honneur de Lyautey.
5. G. Treille, De l'acclimatation des Européens dans les pays chauds, op.cit., p.133.
6. H. Witbooi (1830-1905), « Votre paix sera la mort de ma nation ». Lettres de guerre, préface de J.M. Coetzee, trad. De D. Bellec, Paris. Mort au combat contre les troupes de l'empereur Guillaume II.
7. « Coloniser, exterminer : Sur la guerre et l'État colonial », 2005 ; « La R*épublique impériale. Politique et racisme d'Etat», 2009 ; « De l'indigénat. Anatomie d'un «monstre» juridique : le droit colonial en Algérie et dans l'empire français* », 2010.
8. François-Georges Dreyfus connu pour son hostilité à l'immigration.
9. Ce livre est également critiqué par les historiens Gilbert Meynier et Pierre Vidal-Naquet dans un article - analysé par l'historien Claude Liauzu.



Niger

Les intellectuels, l'État et la société

Sous la direction de Kimba Idrissa

Depuis une dizaine d'années, à la faveur de l'émergence du processus de démocratisation, le Groupe d'études et de recherche sur État et sociétés au Niger (GERES) s'est attaché à cerner les éventuels possibles d'une transformation sociale au Niger. La formation de l'État et la construction de la démocratie ainsi que les rapports de l'armée avec la politique ont constitué les thèmes de recherche dominants. Le GERES aborde dans le présent projet de recherche la question des intellectuels au Niger dans leur rapport à l'État, au politique et à la société. Pour la première fois dans l'histoire de ce pays, on disposera d'une réflexion des intellectuels nigériens sur les intellectuels nigériens. Cette recherche vient compléter la série de travaux publiés par le GERES et s'intègre parfaitement dans un vaste programme cohérent dont l'objectif général est d'étudier les acteurs et les lignes de force de l'histoire politique et sociale du Niger contemporain.

ISBN : 978-86978-708-7 **Pages : 352**

Le génocide oublié : archéologie de la mémoire

Fatima Brahmi

Fils du Shéol

par Anouar Benmalek,

Éditions Casbah, Alger, 2015, 410 pp., ISBN 978-9947-62-081-6

Né à Casablanca d'une mère marocaine et d'un père algérien, Anouar Benmalek a fait des études de mathématiques, ce qui ne le destinait pas à la littérature. Il a enseigné à l'Université des sciences et des technologies d'Alger. Longtemps chroniqueur journalistique, il a également effectué des reportages. Anouar Benmalek est l'un des rares écrivains arabes à consacrer un roman au génocide. Partant de la Shoah, il aborde le massacre du peuple Héréros en Namibie que les allemands n'ont reconnu qu'en 2015. C'est pour dire, souligne l'auteur, que les génocides existent à l'échelle planétaire, et de ce fait, on doit en parler pour les garder présents à l'esprit.

Il a écrit *Ô Maria* sur le génocide des arabes et des juifs d'Andalousie ; *L'enfant du peuple ancien* est consacré au génocide des aborigènes d'Australie. Pourtant des voix discordantes, très peu nombreuses, essaient de faire douter des génocides. Le négationnisme (ou le révisionnisme) est puni dans certains pays.

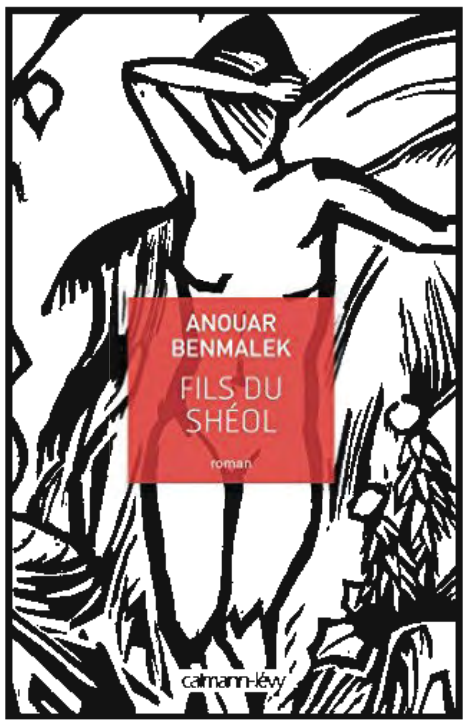
L'holocauste est un sujet qui ne finit pas d'inspirer les intellectuels de tous les temps depuis son avènement. Les témoignages des victimes et des bourreaux motivés, les uns par un besoin d'en parler pour l'exorciser, les autres par un sursaut de conscience. Les moyens de ces témoignages revêtent toutes les formes d'expressions : interviews, films, littérature, peinture, musique, théâtre, etc.

À travers *Fils du Shéol*, Anouar Benmalek, écrivain arabe et musulman veut faire prendre conscience à ses contemporains de ce qui s'était passé loin de chez eux, il leur était difficile de s'imaginer les atrocités vécues par tout un peuple, autre que celui qui a fait et fait toujours l'objet d'une littérature prolixe. Si le monde entier a pris connaissance de la Shoah en Allemagne, rares sont ceux qui connaissent le vrai génocide du XX^{e} siècle, génocide d'un peuple à l'extrême sud de l'Afrique, les Héréros et les Namas, et toujours par les Allemands. Dans une interview, Anouar Benmalek révèle ses motivations d'écrire sur la Shoah, réservée généralement aux Occidentaux. Il rejette cette accusation d'antisémitisme qu'on porte à l'encontre de tous les arabes et les musulmans en raison de leur compassion pour les Palestiniens. Il dit que ces génocides doivent être dénoncés, quel que soient les bourreaux et quelles que soient les victimes. C'est l'humanité toute entière qui les subit en tout lieu et en toute époque. D'autres peuples que les juifs ont subi ce malheur avant la Shoah. Il parle de l'expulsion des arabes d'Andalousie et de l'inquisition, dans son roman Ô *Maria*, et dénonce également le génocide des Aborigènes de Tasmanie en Australie, dans son livre *L'enfant du peuple ancien*.

Ce roman est porteur d'un message moral et pédagogique. Il donne corps aux souvenirs. Il compare, et superpose des faits à près de cinquante ans d'écart. Il constate que la haine de l'Autre n'a point changé près d'un demi-siècle plus tard. L'auteur y convoque l'Histoire, restitue les faits et ressuscite les personnes en donnant des représentants à titre symbolique, des enfants et des femmes.

Fils du Shéol est un roman historique organisé en trois parties, chacune relatant l'histoire des personnages qui se sont succédé à travers le temps, à travers trois générations ; l'histoire de Karl, celle de ses parents, particulièrement son père, et enfin celle du drame de son grand-père. Les trois histoires nous sont narrées par Karl, un jeune garçon de treize ans qui en paraît onze qu'on nous présente dans un « lieu » qu'il ne connaît pas « Et c'est quoi ce fichu endroit ? » (p. 50). Sans corps, il est doté de pouvoirs surnaturels qui, hélas, ne lui permettent pas d'interférer sur le cours des événements passés pour modifier les destins des siens comme il l'aurait souhaité.

C'est maintenant un personnage de l'au-delà, un personnage éthéré qui se retrouve affublé d'un compagnon tout aussi immatériel : « Est-ce un ange ? Est-ce un larbin angélique » (p. 51).



Parmi les pouvoirs surnaturels dont Karl se voit doter, la capacité à remonter le temps, à fouiller dans l'histoire de ses parents, de son grand-père. L'auteur fait de lui un personnage témoin qu'il envoie dans le passé rapporter des images que l'Histoire n'a pas retenues. Il a fait de lui une « machine à remonter le temps ». Karl prend le départ de l'instant présent, du dernier jour de sa vie à l'instant où il meurt « Et sa dernière journée sur terre lui revient en un énorme coup de poing » (p. 49). Puis il continue son périple vers ce qu'ont vécu ses parents, la mort de son grand-père, puis la jeunesse de ce dernier.

Karl, l'enfant

La première histoire, celle de Karl débute dans un wagon à bestiaux où sont entassés une centaine de détenus, tous juifs qu'on mène vers les chambres à gaz. Le voyage est des plus éprouvants. Absence de nourriture, l'eau est rationnée, les toilettes inexistantes « Rien à foutre, chiens de youpins, buvez votre pisse ! » (p. 15). On se dispute le morceau de pain sec trouvé dans les vêtements d'un cadavre. L'air manquait et les passagers suffoquaient sous la chaleur. Karl fait la connaissance d'une jeune fille de son âge qui venait de perdre sa mère dont elle soutenait le cadavre sans s'en rendre compte. « Écarte-toi, lui ai-je alors soufflé, elle est morte, la vieille n'a plus besoin qu'on l'aide » (p. 18). La jeune fille a eu une crise de terreur, s'est jetée sur Karl. Dans un élan de solidarité, il partagea avec elle une miche de pain qu'il avait prélevée sur le cadavre d'une femme qui venait de mourir. Un sentiment qu'ils semblent découvrir pour la première fois, les rapprocha quelques instants après. Cette histoire d'amour naissante atténua quelque peu ce voyage infernal « Où est-elle, cette mijaurée qui a réussi le miracle, répété, de me faire (presque) oublier mes parents et le sordide mélange de faim, de soif et de peur devenu notre tourment quotidien » (p. 15).

Le séjour dans ce wagon/prison est des plus pénibles, l'obscurité y est quasi-totale « en dépit d'une lucarne grillagée, le wagon était plongé dans la pénombre. La nuit, l'obscurité devenait absolue » (p. 17). Arrivés en Pologne les détenus furent dirigés vers les douches qui se sont avérées être les chambres à gaz. « Dans la salle de déshabillage, il a vérifié à nouveau qu'il y a deux sortes de Juifs parmi les arrivants : ceux qui croient vraiment qu'ils passeront sous la douche afin d'y être désinfectés, et ceux, minoritaires, qui comprennent, dès l'ordre de se débarrasser de leurs sous-vêtements, qu'ils seront assassinés » (p. 104). Karl est de ceux-là, il meurt tout comme Helena, son amour éphémère. À peine avait-il ressenti ce doux sentiment qu'il dut faire face à une mort des plus cruelles, une mort par gaz au milieu de centaines de personnes qui subissaient le même sort.

L'auteur décrit cette mort par asphyxie avec une rare violence, « Mon Dieu, qu'est-ce que tu attends pour intervenir ? Voyons, je ne sais pas mourir, personne ne me l'a appris ! Tu m'écoutes, Menteur ? Je serre mon cou pour ne pas laisser le poison se répandre en moi. Mais je m'aperçois que je m'étrangle. Tu es stupide, idiot : s'étrangler pour ne pas mourir ? » (p. 39). Les mots sont simples mais chargés de violence et de haine.

La chambre à gaz et le crématorium mirent fin à une histoire d'amour qui n'a duré que le temps d'un voyage des plus pénibles et qui menait droit vers la mort.

Les charniers qui en résultent sont indescriptibles, et l'auteur ne nous épargne rien comme il le fera tout au long de son roman noir. Il provoque notre sensibilité, il provoque notre colère et notre dégoût. Beaucoup de sentiments, souvent contradictoires se croisent, se chevauchent et se télescopent. Le lecteur a cette envie de poser le livre pour « souffler un peu » pour échapper à l'angoisse de vivre la situation dans laquelle le confine l'auteur.

Loin de disparaître à jamais de l'histoire, Karl nous est rendu, ou plutôt son « fantôme ». L'auteur le met dans un endroit tiré de la culture juive, le Shéol, séjour de ceux qui attendent leur destin après la mort. De là, Karl va nous raconter dans ses moindre détails, son histoire, celle de ses parents et grand-père. Mais à chaque fois, il nous rappelle son statut « d'esprit ». C'est un procédé inédit, une technique qui va au-delà des récits d'outre-tombe qu'Anouar Benmalek met au service de la narration.

Manfred, le père

Mais tous ne meurent pas ; des sélections étaient opérées pour faire sortir du lot des détenus – les plus robustes – pour des besognes que les Sections Spéciales (SS) allemands répugnaient à accomplir. Les sélectionnés avaient pour tâche d'enfourner leur coreligionnaires et codétenus qu'on avait déjà gazés. Les prisonniers à qui incombait cette horrible et macabre manipulation composaient le s*onderkommando*. Manfred, le père de Karl en faisait partie. La besogne du *sonderkommando*, telle celle-ci, « en s'aidant de cannes et de fourches, ses (Manfred) compagnons et lui s'affairent depuis plusieurs minutes autour de plusieurs petits cadavres qu'ils mettent de côté, dont un fœtus de petite fille encore glaireux – sa mère a dû avorter en pleine chambre à gaz » (p. 74) ; ou encore « avec un pique-feu, il fourgonne à présent dans le four de manière à permettre à tous les morceaux de chair répartis sur les grilles au-dessus du coke d'être entièrement carbonisés. Seuls les os trop grands, ceux du bassin en particulier, partiront ensuite à l'atelier de concassage » (p. 106), faisait des membres du *sonderkommando* des êtres déshumanisés. Est-ce l'instinct de survie qui effaçait les séquelles de sentiments qui ressurgissaient à l'instant des pauses ?

Manfred ne savait plus s'il devait se réjouir d'être épargné par la mort, « sa victoire qui le rendait si fier de lui-même, était de rester en vie ; ici, dans le *sonderkommando*, sa défaite est de l'être encore » (p. 67). Ou la souffrance de ne pas avoir pu surmonter sa couardise de ne pas s'insurger et en finir « tout aurait été fini, une rafale de mitraillette et il n'aurait plus été qu'un cadavre de plus, tranquille à jamais, délivré de la peur et du remord d'être aussi couard » (p. 90).

Sa femme et son fils ont été arrêtés séparément et il craignait de retrouver Karl parmi les corps qu'il mettait dans le four. « Il est déjà tombé sur le cadavre de sa femme, quelques jours seulement après son affectation à l'un des quatre crématoriums » (p. 64). Il a manipulé le corps de sa femme comme il l'aurait fait pour n'importe quel cadavre avec toutefois cette ultime attention d'avoir prié pour elle, ses compagnons d'infortune ont compris et l'ont aidé. Même cette prière n'a pu être menée à terme à cause de la peur « Le récitant n'avait pas terminé la seconde invocation du psaume. Un bruit

de pas, puis la voix, toujours furieuse, du SS leur étaient soudain parvenue du couloir. Affolés, les deux servants du four s'étaient emparés du brancard. Une poignée de secondes plus tard, poussé en avant par un troisième prisonnier, le corps de la femme avait disparu à l'intérieur du four » (p. 89). Manfred aurait dû s'insurger, se révolter quitte à mourir, puisqu'il mourra tout de même lorsqu'il ne servira plus à rien ou lors d'une prochaine sélection. « S'il avait dû choisir le moment d'en finir, c'est à ce moment qu'il aurait dû se jeter sur le SS » (p. 90). Il n'avait pu surmonter ce qui l'empêchait de réagir, il voulait vivre encore, « mais il était resté paralysé, à souhaiter à la fois que l'Allemand lui tire dessus et qu'il l'épargne, sauvegardant provisoirement la sale petite vie » (p. 90). Tout cela s'encombrait dans sa tête alors qu'il regardait sa femme rôtir dans les flammes « alors qu'au contact du feu, dans une dernière imitation grotesque de vie, les bras et les jambes de sa femme se redressaient et qu'éclatait son ventre » (p. 90).

Karl, de son séjour céleste, observe Elisa, sa mère comme l'avait fait son père devant le crématorium et certainement par la force de la suggestion, il nous ramène au moment où ses parents se sont connus. Au moment où il n'était pas encore né et que, grâce (ou à cause) de ce pouvoir dont il s'est vu doté, il nous restitue les faits avec une précision de témoin.

Ce n'est plus la belle Elisa, jeune fille qu'a connue Manfred à Alger, un soir de fête, dans l'ambiance d'une musique envoûtante appréciée par les juifs et les musulmans et qui leur rappelle un sort commun en Andalousie « *Assafialadiar Andalous*[1]». Elle avait insisté pour rester vivre en Algérie et ne pas retourner en Allemagne où Hitler avait pris le pouvoir et où on prévoyait la persécution des juifs. Manfred, lui, voulait retourner à Berlin pour assister son père, Ludwig, veuf et infirme qui en était à ses derniers jours.

Ils retournèrent à Berlin et, comme Elisa l'avait pressenti, ils furent persécutés, renvoyés de leur travail et privés de nourriture pour être finalement arrêtés et déportés en Pologne avec comme unique accusation, être juifs.

Cette seconde histoire d'amour s'est achevée, comme la première, par une mort violente et insoutenable.

Ludwig, le grand-père

Depuis son univers de non-existence, Karl nous narre l'histoire qui ne laisse plus le génocide dans une compréhension uniquement judéo-centrique. Il parle de son grand-père en Afrique où la barbarie et la cruauté se sont manifestées beaucoup plus tôt engendrant le premier génocide du XXe siècle perpétré par les Allemands.

Dans sa marche à reculons dans l'histoire, Karl nous présente son grand-père en compagnie de cette belle jeune fille africaine qu'il a aimée de tout cœur alors qu'il projetait d'en faire simplement une maîtresse qui serait forcément soumise et consentante « Mon Dieu, comment peut-elle être si noire et si belle ? … dans sa situation, elle n'osera rien me refuser ! » (p. 306).

Ludwig avait été exempté par ses supérieurs des missions de persécution des Héréros pour avoir été jugé incapable et indigne d'être un « bon » soldat et il fut confiné à un rôle que tout autre que lui aurait trouvé dégradant. Sa mission consistait « à bourrer plusieurs registres d'indications aussi d'uniformes de parade et de combat, de mercenaires boers, de chevaux, de chars à bœufs, de baïonnettes . . . » (p. 308). Cette tâche lui laissait du temps à passer avec sa maîtresse. À force de multiplier les visites à la ferme où était hébergée Hitjiverwe, la belle Héréro, il se réveilla un matin amoureux ; « Mon Dieu, se dit-il presque à haute voix, je suis amoureux ! » (p. 310). Un atavisme de la culture allemande, atténué quelque peu par sa judéité, lui fit ajouter « D'une Noire, idiot, et d'une Héréro en plus, tu as donc perdu la tête ? » (p. 310) ; comme le lui a confirmé son ami allemand, le vétérinaire de l'armée : « Vous êtes jeune et une femme noire, ce n'est pas vraiment une femme ! La pollution des races est une affaire sérieuse pour nous autres Prussiens » (p. 311). Au même moment, l'armée allemande décimait les Héréros et les ordres donnés étaient de plus en plus explicites et sans ambiguïté « Pas de prisonniers, nettoyer à fond, pendre et tuer jusqu'à leur complète disparition ! » (p. 313).

L'auteur décrit les formes prises par ce génocide africain comme s'il voulait dire que la Shoah avait ses origines en Afrique, que la même horreur insoutenable avait déjà décimé tout un peuple et que ce qu'avaient subi les juifs, les Héréros en avaient déjà été les victimes quarante ans plus tôt. L'auteur parle des fournées d'êtres humains. Ludwig n'y participait pas mais il avait écho de ce que faisaient ses compagnons d'arme « Un soldat lui avait narré avec un drôle de sourire qu'il avait vu (« De mes propres yeux, vu ! » insistait-il) une dizaine de femmes héréros brûlées vives dans leurs huttes sur ordre de leur sous-officier. Ce dernier leur avait rappelé qu'ils avaient ordre de ne pas s'encombrer de prisonniers, encore moins de femmes » (p. 313).

Il avait peur pour celle envers qui il nourrissait un amour sans limite mais il avait conscience de son impuissance à la sauver.

La jeune Héréro voulait fuir et rejoindre les siens, ceux qui sont allés mourir dans le désert du Kalahari. Sachant qu'il s'agissait d'une mort certaine, il voulait l'en dissuader « Si tu pars, ils te trouveront et te tueront. Dans le meilleur des cas, ils t'enfermeront. Ils te mettront des chaînes au cou et aux pieds, avec un morceau de métal portant un numéro » (p. 315). Il n'osait pas lui dire le peu de considération dans laquelle les Allemands tenaient ces Noirs et même les juifs et qu'ils n'éprouveraient aucun scrupule à les exterminer, « La plupart (des idées) tournaient autour de la conviction qu'elle et ses semblables héréros, hottentots ou bochimans appartenaient à une espèce particulière de singes parleurs plutôt qu'à l'humanité véritable des Européens » (p. 318). Et si certains avaient quelques sursauts de conscience, leurs hommes d'église étaient là pour faire taire ce reste d'humanité. « Un homme d'Église balaya leurs derniers scrupules en réaffirmant dans sa bénédiction que les indigènes n'étaient que les dépositaires provisoires de terres promises de toute éternité par Dieu à la race blanche » (p. 319).

Les mauvaises nouvelles qui lui parvenaient et la crainte d'être dénoncée poussèrent Hitjiverwe à s'en aller.

Le long périple qui dura quelques mois finit par s'achever par un retour dans le village. En effet, les Allemands, s'étant aperçu de l'erreur commise sur le plan économique, décidèrent de ne plus tuer les Héréros et la tribu des Namias pour en faire des esclaves et avoir ainsi une main d'œuvre à faire marcher au fouet. « Les fermiers allemands avaient découvert un peu tard que l'assassinat collectif des Héréros les privait d'une main-d'œuvre vitale dans une région aussi dépeuplée d'Afrique. Le nouveau gouverneur avait donc décidé de remédier à l'erreur économique de son prédécesseur en transformant les rescapés de l'ordre d'extermination de Von Trotha en véritables esclaves au service des entreprises et des colons allemands » (p. 378).

Hitjiverwe avait mis au monde l'enfant de Ludwig qu'elle n'a pas retrouvé à son retour. Elle fut affectée à des travaux physiquement pénibles et s'en acquittait pour nourrir son fils. Les défaillances étaient sévèrement punies. Hitjiverwe devait subir ce genre de correction et son bébé, qu'elle portait sur le dos avait fini par succomber sous les coups que recevait sa mère et il est allé rejoindre son neveu, Karl, qu'il ne connaîtra jamais ici-bas mais qu'il découvre dans le Shéol « Qui es-tu, toi ? Réagit avec une irritation mêlée de frayeur la voix sans âge de celui qu'il a « vu » mourir sous le fouet. C'est ma mère qu'ils frappent, elle a mal, tellement mal ! » (p. 393).

Son état de faiblesse dû à sa léthargie la fit affecter à un poste où elle perdit toute humanité à force de manipuler des cadavres destinés à des expériences en Allemagne. La besogne d'Hitjiverwe « consiste à plonger suffisamment longtemps les têtes dans l'eau bouillante, de façon que les chairs se boursouflent et soient plus faciles à détacher, puis, au moyen de tessons de verre, à achever le nettoyage en ôtant les dernières traces de ligaments » (p. 403).

Un roman noir, dur à travers lequel l'auteur lance un cri d'alarme pour avertir que le ventre de la bête immonde, est encore fécond.

Note

1. « Grand est mon regret de la perte de nos demeures en Andalousie » (p. 281).

Reconnexion de l'Afrique à l'économie mondiale

Défis de la mondialisation

Sous la direction de Abdelali Naciri Bensaghir

La mondialisation accentue les inégalités et pousse davantage à la marginali-sation des pays pauvres. Dans ce cadre, les pays africains, qui présentent un important potentiel de croissance en raison de leurs énormes besoins dans les différents domaines, comptent parmi les pays les plus sensibles aux perturbations du commerce mondial. Leur part dans les échanges commerciaux mondiaux s'effrite de plus en plus dans les dernières années. Ils ne captent qu'une faible partie du stock total entrant des IDE dans le monde.
Réussir une nouvelle intégration de l'Afrique à l'économie mondiale à l'ère néolibérale pousse à discuter les éléments de réussite et d'échec des politiques économiques entreprises jusqu'aujourd'hui dans les pays africains ; et à chercher comment remédier aux facteurs qui handicapent actuellement le développement de l'Afrique dans un contexte d'économie mondialisée.
Que signifie la mondialisation pour l'Afrique ? Quels changements implique-t-elle ?
Quels modèles de développement impose-t-elle, et dans quelles conditions ?
Un essai de compréhension est présenté dans le présent ouvrage.

ISBN : 978-2-86978-638-7 **Pages : 224**

Du nassérisme aux « Illuminations » : En guise d'hommage à Gamal el-Ghitani (9 mai 1945 - 18 octobre 2015)

Mansour Kedidir

Le 18 octobre 2015, s'est éteint Gamal el-Ghitani, l'une des grandes figures du monde des lettres arabes et africaines. Égyptien, el-Ghitani appartient à la génération dite de la révolution (Jil El Thaoura) (1960). En saluant l'avènement de la prise du pouvoir par les Officiers Libres dont elle y vit un nouvel horizon plein d'espoirs, cette génération a vécu avec passion les moments forts du régime de Nasser avant de souffrir de ses déboires, et subir, peu de temps après, les dérives de son successeur Anouar Es-Sadate, et le désenchantement du temps de Moubarak.

Tapissier à l'origine, el-Ghitani fit son entrée dans l'écriture en exerçant le métier de journaliste. En ce début de carrière, il connut les affres de la prison pour avoir critiqué le régime de Nasser. Sorti après quelques mois de détention, stigmatisé et déterminé, il couvrit en tant que correspondant de guerre du journal *Akhbar El Yawm*, la guerre d'usure 1967-1970, celle d'octobre 1973 et le conflit irako-iranien. Marqué par les bouleversements qu'a connus la région et sa déception des régimes arabes, il en garda des souvenirs indélébiles qui n'allaient pas sans inspirer la plupart de ses ouvrages, soit directement comme dans *Resalât el Ba'ir fi el Masa'ir* (Épitre des destinées), paru en 1989, soit par allégorie comme *Shat al-Mâdina* (Les Délires de la ville), publié en 1991. A l'instar des écrivains de sa génération, el-Ghitani fit son initiation littéraire dans la nouvelle. Ce genre littéraire très convoité, alors, offrait aux nouveaux écrivains imprégnés de l'idéologie du changement un moyen d'aborder le réel dans une dimension métaphorique sans tomber dans le discours. El-Ghitani ne fait pas exception à cette règle puisqu'il publia un recueil de nouvelles intitulé « *Awrak Shabashamundhu alfa am* » (Carnets d'un jeune homme qui vécut il y a mille ans) en 1969.

Mais il ne s'arrêta pas à ce genre. Et comme si cette forme a été un champ pour forger son style, elle lui ouvrit le genre romanesque comme nouvelle perspective lui permettant de sonder l'Égypte, ses contradictions et ses douleurs sans cesse ravivées par les régimes autoritaires qui se sont succédé. Toutefois dans cette forme d'écriture, il n'usa pas du même style que son maitre et ami Najib Mahfouz, mais il en explora un autre, complètement nouveau, en puisant des formes jusque-là non utilisées et un langage qui semblait tombé en désuétude dans la culture mystique et les chroniques anciennes. Sans conteste, l'œuvre qui a marqué la vie littéraire d'el-Ghitani est *Zayni Barakat* parue en 1974 et publiée par les éditions du Seuil en 1985 ; ensuite vient *Les Illumination*. Nous pouvons en citer d'autres comme *La Mystérieuse affaire de l'impasse Zaafarani*, mais ces deux romans nous paraissent les plus importants. Eu égard à leurs types de narration et leur structure, nous avons estimé utile de nous y attarder pour montrer comment el-Ghitani s'est singularisé dans sa génération en empruntant un nouveau sentier. Ceci pour revaloriser le patrimoine culturel et religieux que les sociétés arabes et musulmanes et même africaines partagent afin d'échapper aux canons usités par la plupart des romanciers contemporains et rendre compte, ainsi, de la réalité de l'identité égyptienne, à travers le vécu de l'homme dans toute sa complexité.

Le roman de *Zayni Barakat* est une critique acerbe des régimes policiers arabes. L'histoire se passe au Caire sous les Mamelouks, les derniers mois de l'an hégirien 922, correspondant à l'an 1517 de l'ère chrétienne. Elle relate l'avènement de Zayni Barakat ibn Moussa, désigné Grand Censeur de la ville du Caire à la place d'Ali ibn el-Goud, démis de ses fonctions et condamné à mort par le Sultan, non sans avoir subi le supplice qui consistait à l'exposer à l'opprobre populaire en le faisant monter à l'envers sur un âne blanc dont on a coupé la queue. Dès sa prise de fonction, Zayni Barakat commença à remettre en cause certaines pratiques iniques imposées par son prédécesseur déchu à la population du Caire. Il proposa ainsi au Sultan la suppression de la gabelle impôt frappant le sel, l'instauration d'un nouveau système de mesures et de poids, le respect des prix concernant des denrées, et surtout l'installation des lanternes pour éclairer les rues dans le but de dissuader les voleurs et les soldats mamelouks de commettre, à la faveur de la nuit, leurs méfaits contre les habitants du Caire. Ces dispositions ne semblaient pas plaire aux commerçants de la ville, aux émirs et au chef de la police secrète qui s'empressèrent tous de demander au Sultan de les rapporter en présentant des arguments assez fallacieux.

Usant de plusieurs symboliques à travers le contrôle des poids, la circulation des biens à l'intérieur de la cité et la protection des plus démunis, el-Ghitani met en jeu plusieurs personnages dont les référents renseignent sur la nature du régime, ses équilibres et les instruments sur lesquels il s'appuie pour se maintenir et briser ses opposants.

En premier, Zayni Barakat parait être concurrencé par Zakaria ibn Radhi, chef de la police secrète. À l'origine d'une architecture sécuritaire basée sur un réseau d'agents infiltrés dans toutes les couches sociales et nichés dans les moindres recoins de la société, le système construit par Zakarya semble tenir la population du Grand Caire qui le redoute et tremble à la simple prononciation de son nom. À l'écoute du moindre chuchotement que ses oreilles interceptent même à travers les murs des maisons, le chef de la police secrète a mis en œuvre un système de torture dans la Citadelle et d'autres lieux de détention d'où personne n'est ressorti vivant. Dans ce roman, les deux personnages semblent entrés en compétition bien que Zakaria dépend de Zayni Barakat. Dans sa hantise de vouloir tout surveiller, le premier n'a pas hésité à espionner le grand Censeur en fouinant dans sa vie pour y trouver des failles, pour en user au cas où son chef découvrirait un jour la tragédie vécue par des milliers d'innocents qu'il avait fait exécuter à l'insu du Sultan. À la fin, et face aux armées ottomanes qui marchent sur l'Égypte, les deux personnages sont arrivés à s'entendre pour protéger le Pouvoir en place. C'est pour dire que les Etats, devant une menace externe, relèguent au second plan le respect du droit et de la liberté pour s'en tenir uniquement à la sécurité.

À ce binôme Zayni Barakat-Zakaria ibn Radhi, qui structure l'évolution du roman, el-Ghitani ajoute d'autres personnages qui jouent un rôle important dans l'intrigue en apportant dans leurs relations très troubles avec les deux figures principales une dimension tragique à l'œuvre. Parmi ces personnages, Saïd el Gohainy, étudiant à El Azhar, de condition modeste, est un idéaliste déchiré, en quête de vérité dans la cité et soucieux pour la liberté de ses habitants. Ce faisant, il est devenu l'ennemi de Zakarya ibn Radhi qu'il fit surveiller jour et nuit. Mais face à la haine que le chef de la police secrète nourrit à son égard, il est très proche de Zayni Barakat qu'il croise chaque fois que ce dernier rend visite au vénérable Cheikh Abou Sooùd à El Azhar. A l'opposé de Saïd, se trouve un autre étudiant qui, ignorant jusqu'à sa mère venue de la campagne pour le voir, accepte de devenir l'indicateur du chef de la police, surveillant de près les étudiants d'El Azhar et ses Cheikhs. En plus de ces deux personnages aux destins opposés, interviennent dans la fresque de l'écrivain les vénérables Cheikhs tel Abou Sooùd et d'autres personnalités religieuses, des éclaireurs de conscience. Tous ces personnages se retrouvent liés entre-deux dans une relation qui divise certains et rapproche d'autres.

Cependant, en dehors de ces acteurs impliqués dans les événements qui secouent le Grand Caire, à la veille de sa prise par les Ottomans, el-Ghitani introduit deux figures particulières : le Vénitien Viasconti Gianetti, voyageur en visite au Caire et Abou Iyas, chroniqueur égyptien du XVI^{e}, auteur de *Badaie Al-Zouhour Fi Waquie Al-Dohour* (Les splendeurs des chroniques des époques). Bien que ces deux derniers se situent en dehors des actions, ils racontent chacun à sa manière les événements qui secouent la cité du Caire dans un jeu à double voix. Ce qui veut dire, que tout en rapportant les faits, ils dévoilent leurs perceptions des crises du moment et exposent leurs interprétations des faits.

De l'avis de la critique littéraire au temps de sa parution, « *Zayni Barakat* » marque le talent d'un grand romancier. Toutefois, cela ne tient pas uniquement à l'architecture réussie du roman, mais aussi à son type d'écriture. Usant d'une langue dénudée de toute fioriture, el-Ghitani fait son choix dans une voie singulière en empruntant du langage des soufis sa construction lexicale et ses formes stylistiques.

Ce trait dans l'œuvre d'el-Ghitani connaitra un développement prodigieux jusqu'à frôler l'ésotérisme dans *Les Illuminations*, ouvrage qui couronna un travail romanesque entamé depuis plusieurs années. Cette grande œuvre se caractérise par trois aspects essentiels.

D'abord, le contenu. De retour d'un voyage, le narrateur (l'auteur) apprend la mort de son père. Affligé par cette perte cruelle, il s'imagine devant un divan, tribunal imagé, qui lui permet d'échapper à l'emprise du temps et de l'espace. Voyageant d'illuminations en illuminations, dans une forme d'extase, il revit son père, un fellah humble, le martyr Hussein, symbole de la souffrance et du sacrifice, et Gamal Abdel-Nasser, « celui qui a commis de grandes erreurs, souligne l'auteur, mais était toujours du côté des déshérités ». En dernier, pénétrant à l'intérieur du cosmos, il interroge, entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, la mémoire des herbes, des pierres, et cette partie de la terre égyptienne située sur les rives du Nil, que les pieds de son père avaient jadis foulée. *Les Illuminations*, roman traversé par un perpétuel questionnement sur la mort, est né d'un contexte où les souffrances personnelles de l'auteur se sont confondues avec celles de l'Égypte, éprouvée par le règne du président Sadate et la signature des accords du Camp David dont l'intelligentsia vit une trahison à la cause arabe et palestinienne. Travaillé sur un fond constitué des deux patrimoines, pharaonique et islamique, deux sources qui ne cessent d'irriguer la culture égyptienne, le livre des *Illuminations*, loin de s'identifier à la démarche proustienne, use de la mémoire tout en restant dans la fiction façonnée par une imagination imprégnée de soufisme.

Ensuite, comme deuxième aspect, el-Ghitani a emprunté une autre voie caractérisée par les résurgences du passé, et commencée avec le roman *Les poussières de l'effacement*. Cette forme est construite à partir des réminiscences des patrimoines littéraire, architectural et culturel de l'Égypte, scintillements qui, dans les moments de joie ou de douleur, surgissement de la mémoire de l'auteur et viennent s'ajouter à d'autres images et perceptions, pour constituer ensemble une configuration transgressant le temps. De toute évidence, si la forme choisie dans la structuration de ses romans, particulièrement dans *Les Illuminations,* renseigne sur les influences réelles qu'auraient exercé sur lui de grands

auteurs de la littérature mondiale, tels que Melville, Faulkner, Dostoïevski et Dino Buzzati ; elle montre aussi son imprégnation de l'écriture soufie dont il tire l'usage d'un mix bâti sur l'histoire, les versets coraniques et les paraboles, le tout rythmé par un fond poétique.

Le troisième et dernier aspect renvoie à l'écriture d'el Ghitani. L'auteur a déclaré dans plusieurs occasions que son maitre à penser n'est autre que Mohiédine Ibn Arabi, auteur des *Ouvertures Mecquoises*, œuvre monumentale se rapportant aux théophanies et dont l'auteur s'est inspiré dans *Les Illuminations*. Pareillement à l'écriture mystique marquée par l'extase, le style d'el-Ghitani se caractérise par des ruptures-narratives, poétiques et parfois même lyriques. Sans pour autant s'enfermer dans un cadre herméneutique, el-Ghitani use de mots simples, d'une syntaxe forgée dans l'esprit soufi qui permet de poser les questionnements fondamentaux ayant trait à l'angoisse devant le temps et la mort.

Indéniablement, el-Ghitani, mûri à la suite des épreuves personnelles, de son expérience en tant qu'écrivain muni d'une grande culture, fruit d'un travail de longue haleine à travers ses pérégrinations dans les patrimoines pharaoniques et islamiques, nous présente *Les Illuminations* comme le couronnement d'un long parcours. En arrivant à créer sa propre voie tant dans l'enracinement de la littérature dans le socle culturel et religieux d'une nation que dans la qualité intrinsèque de l'écriture, el-Ghitani fut consacré par les critiques littéraires comme un grand romancier. Et c'est à juste titre qu'il fut décoré en 1987 *Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres* par la France, reçut en 2005 le prix *Laure Bataillon* pour la meilleure œuvre de fiction traduite dans l'année ; et en dernier, il recevra en 2007, dans son pays, le prix national égyptien de littérature, avant que ne lui soit décerné en France en 2009 le prix du meilleur Roman arabe.

Toutefois, il convient de souligner que la renommée d'el-Ghitani dans le champ de la littérature arabe, africaine et mondiale, n'est pas réductible à sa qualité de romancier, bien que ce soit grâce à cette dernière qu'il ait pu se hisser au rang de grand écrivain. C'est grâce aussi à ses contributions dans le partage et la diffusion des articles dans le monde des arts et des Belles lettres, des écrits portés par la renommée *revue Akhbar El Adab* créée en 1970 par Ezzatel Kamhaoui et dont il devint le rédacteur en chef en 1993. Et telle une source, malgré la sécheresse et les secousses telluriques, il ne cessa d'irriguer cet espace, en dépit de ses charges administratives, en abordant plusieurs sujets dans la littérature arabe. Animé par la même veine qui l'a conduit à s'immerger dans le passé de la société pour rechercher dans les replis de la mémoire des matériaux pouvant exprimer les angoisses de la société égyptienne dans une dimension esthétique universelle.

Cet article ne saurait reprendre totalement le parcours littéraire de Gamal el-Ghitani. Comme tout grand romancier, il restera indépassable dans sa manière d'écrire et de nous communiquer nos joies et nos douleurs. C'est pourquoi, par cette halte dans la vie d'el-Ghitani, nous voulions lui rendre hommage avec une grande considération pour son art et aussi une prière pour son âme.

Principales œuvres romanesques citées

Al Zayni Barakat (Zayni Barakat), 1ère Edition, Damas, 1971, 2ème Edition, 1974, Beyrout. Traduction française, Paris, Éditions du Seuil, 1985.

Waqa'ihârat al-Za'farani (La mystérieuse affaire de l'impasse Zaafarani), le Caire, Éditions Dar El Thakafa el Jadida, 1976. Pour la traduction française, Paris, Éditions Sindbad, 1997.

Kitab El Tajalliât, (*Le livre des Illuminations*), le Caire, Éditions Dâr el-Churuq, 1983. Pour la traduction française, Paris, Éditions du Seuil, 2005.

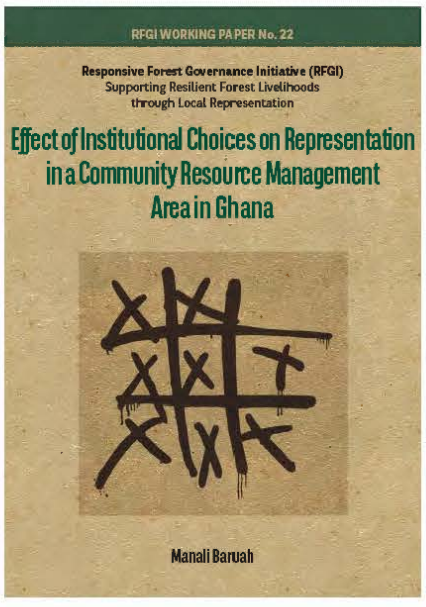
Dafatir el Tadwin (Les Poussières de l'effacement), le Caire, Éditions Dar el Churuq, 2005. Pour la traduction française, Paris, Éditions du Seuil, 2008.

ISBN : 978-2-86978-681-3
Pages : 48

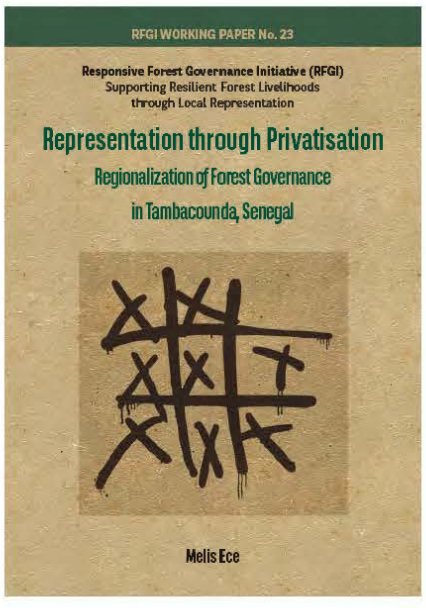
ISBN : 978-2-86978-682-0
Pages : 52

ISBN : 978-2-86978-683-7
Pages : 50

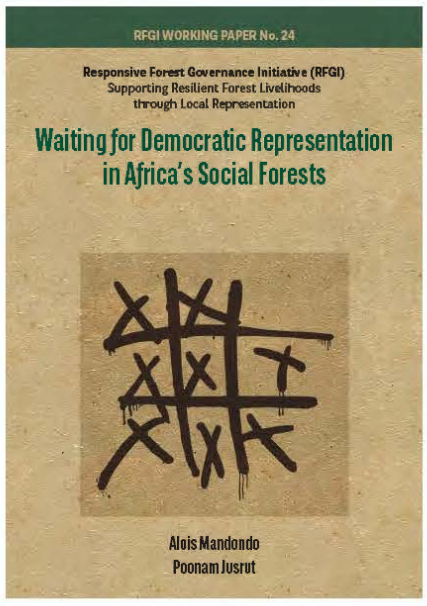
ISBN : 978-2-86978-684-4
Pages : 56



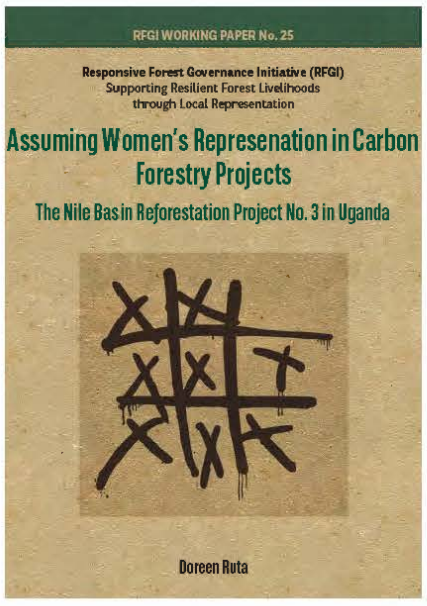
ISBN: 978-2-86978-685-1
Pages: 52



ISBN: 978-2-86978-692-9
Pages: 52



ISBN: 978-2-86978-693-6
Pages: 56



ISBN: 978-2-86978-686-8
Pages: 44

La fin tragique d'un dirigeant arabe et africain

Ahmed Chernouhi

La dernière nuit du Raïs

par Yasmina Khadra

Éditions Julliard, Paris, 2015, 216 pp, ISBN numérique : 9782260024255, 18 €.

À son compte, plus d'une dizaine de romans, Yasmina Khadra est un écrivain algérien prolifique. De la période du terrorisme en Algérie dont il a tiré ses premiers romans, Yasmina Khadra s'est intéressé à la guerre civile en Afghanistan, au conflit israélo-palestinien, à la guerre en Irak et dans d'autres contrées. *Des hirondelles de Kaboul*, de *L'attentat*, roman considéré comme une œuvre majeure, aux *Sirènes de Baghdâd* et à *Cousine K*, la guerre a toujours constitué le fond de ses trames romanesques. C'est pour dire comment cet auteur, en choisissant un tel sujet, a voulu nous relater le déchirement et la souffrance des êtres humains pris dans l'engrenage de la violence. Fidèle à ses propres motivations, il nous amène cette fois-ci en Libye pour partager avec lui, dans son livre *La nuit du Raïs*, les derniers moments vécus par le dirigeant Mouammar Kadhafi.

Lire et étudier ce roman présente un double intérêt :

- En premier, il s'agit d'une œuvre qui traite d'une fin de règne d'un dirigeant arabe et africain dont l'image renvoie à la dictature, aux violences massives des droits de l'homme et à la misère de la population, alors que l'État engrange des rentrées massives provenant de la vente de pétrole et du gaz.

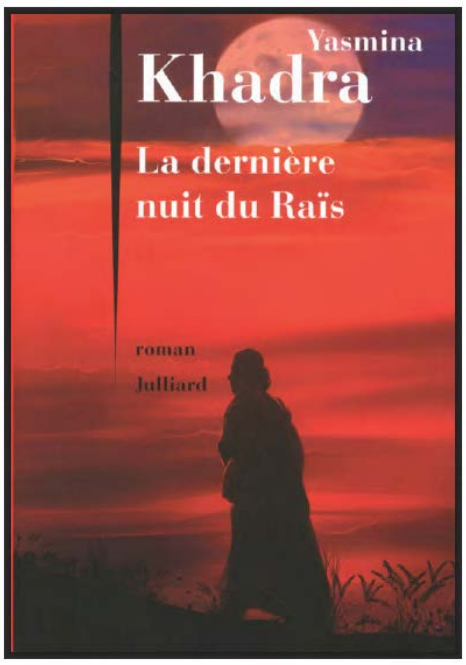
- En deuxième lieu, l'auteur nous dresse le portrait d'un autocrate obnubilé par le pouvoir et tel un héros dans la tragédie grecque, il avance inexorablement vers sa mort.

Dans *La dernière nuit du Raïs*, les événements du récit débutent dans la nuit du 19 au 20 octobre 2011 à Syrte, ville natale du leader.

Tout en restant rivé à un contexte historique précis, Yasmina Khadra a construit le discours de son roman à la première personne. Utilisée par plusieurs auteurs avant lui, cette technique permet d'entrer dans la peau du personnage pour faire ressortir ses pensées et ses fantasmes et d'explorer les profondeurs de la personne humaine. Toutefois, cette technique n'est pas la seule à être utilisée. À travers la voix du narrateur, il nous semble que l'auteur se sert pour introduire ses personnages, notamment le dirigeant Mouammar Kadhafi, maintenir l'évolution des événements, tisser les liaisons nécessaires entre les chapitres et de veiller à l'équilibre dans la structure d'ensemble du roman.

Ainsi, Kadhafi est présenté tel un homme intelligent, doté d'une mémoire exceptionnelle. Puis, le narrateur commence par relater les évènements marquants la vie du Raïs, de son enfance malheureuse à l'apogée de son pouvoir

> A-t-il oublié le Bédouin que je suis, le seigneur des humbles et le plus humble des seigneurs qui saura trouver l'aisance dans la frugalité et le confort sur un simple banc de sable ? Enfant, j'ai connu la faim, la culotte rafistolée et les savates trouées, et j'ai longtemps traîné pieds nus sur les cailloux brûlants. La misère était mon élément (p. 09).



Remontant à sa jeunesse, puis au début de son règne et de ses amnistiants d'autorité et de pouvoir, il tient, pris dans le délire, les propos suivants : « Qui n'aurait pas encensé Mouammar, tombeur des monarques et chasseur des aigles, le Bédouin du Fezzan sacré Raïs à l'âge de vingt-sept ans ? » (p. 71).

A plus d'un titre, l'Histoire de l'Afrique, qui a toujours nourri les projets les plus inimaginables du dirigeant libyen, retiendra le déroulement des faits à l'origine de la chute de son régime et sa mort tragique.

La nuit du Rais est une nuit mouvementée. De graves événements eurent lieu : aux incessantes manœuvres militaires et au charivari des courtisans désemparés, surgissent des pensées qui virevoltent dans la tête du Guide et, le bernant un instant de rêve, comme un brin de lumière furtif et éphémère, elles le taraudent de mauvais souvenirs et le tourmentent de cauchemars.

A la fin, tombant dans les mailles de son propre filet avec qui il a enserré toute une nation, Kadhafi prend la direction de la ville de Syrte, poursuivi par les rebelles de Benghazi. Escorté par les hommes de son fils le colonel Moutassim, responsable de la défense de la ville, il se cache dans une école désaffectée, située au district 2 de Syrte. Cette ville où le guide a vu le jour devient en dernier son lieu de refuge. En somme, il s'agit d'un repère symbolique qui a joué un rôle important dans la vie de Kadhafi au point où on ne peut dissocier son parcours politique de son évolution. Dans cette fuite vers la mort, l'on est amené à s'interroger sur l'issue des dictateurs qui, longtemps aveuglés par le pouvoir, le deviennent plus encore lorsqu'ils sont acculés par des révoltés. Dés lors, ne sachant même pas organiser leur fuite, ils succombent dans la perte de tout sens. Et c'est ainsi, qu'abandonnant son palais, il fuit en compagnie de ses derniers fidèles : le chef de garde Mansour Dhao, l'infirmière Amira l'amazone, le général Abou Bakr Younes Jaber, le lieutenant-colonel Trid et Mostefa son serviteur, vers une destination qu'ils étaient incapables de déterminer. Ce qui montre l'ampleur de désarroi qui frappe une équipe au pouvoir. Se trouvant dans une situation critique, elle est incapable de maitriser le cours des événements alors que, paradoxalement, c'est elle qui a été à l'origine du désordre.

Pour illustrer cette marque d'aveuglement de pouvoir, Yasmina Khadra revient assez souvent sur la vie de Kadhafi. Dans ces moments d'intenses pressions, l'auteur le décrit face à son propre miroir. Se voyant en lui le chef suprême, le leader et le dirigeant le plus fort du monde entier, Kadhafi se targue encore dans un ultime soubresaut :

> Moi, le frère Guide, le visionnaire infaillible né d'un miracle, que l'on croyait farfelu et qui demeure debout comme un phare au milieu d'une mer démontée, balayant de son bras lumineux et les ténèbres traîtresses et l'écume des vagues en furie. […] moi, Mouammar Kadhafi, la bête noire des tout-puissants (p. 06).

Regrettant de ne pas avoir quitté la Libye suite aux conseils d'Hugo Chavez, l'homme découvre que les personnes de son entourage ne lui montrent pas leur vrai visage d'hypocrisie. Devant cette profonde déception, il déplore tous ce qu'il avait réalisés pour la Libye. À ce titre, torturé par l'ingratitude, il dit : « J'ai fait d'une minable populace une nation heureuse et prospère, et voilà comment on me remercie » (p. 72). Au terme de sa désillusion, il ressent la même appréhension par rapport à sa ville natale. « Même Syrte, la ville de mon adolescence, le berceau de ma révolution, me tourne le dos » (p. 70), avoue-t-il, l'esprit perdu à jamais.

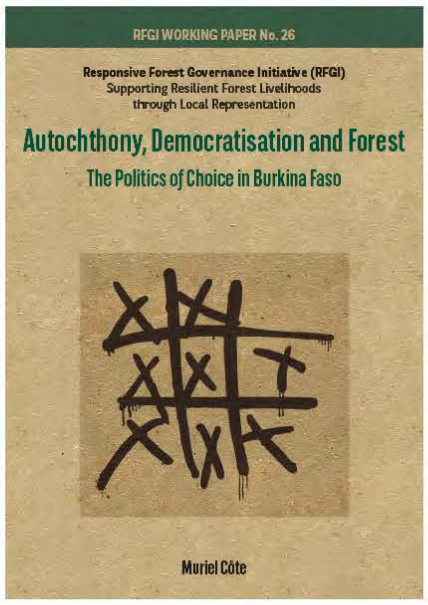
Le dénouement de cette histoire s'apparente à la fin d'un personnage d'Homère. Croyant que Dieu est avec lui, il avance fatalement vers sa chute, non sans l'extase d'un délirant qui, quelle que soit la situation où il se trouve, est convaincu que Dieu est avec lui. Cela conduit Kadhafi à répéter sans cesse : « *Dieu est avec moi !* » (p. 07), « *Le Seigneur a décidé d'écourter mon tourment. Je savais qu'Il ne m'abandonnerait pas. Dieu n'abandonne pas ses élus* » (p. 82).

Lors d'un accrochage dans les rues de Syrte, son fils Moutassim est tué par les rebelles. Désemparé, il s'enfuit, et dans sa fuite vers l'abime, il tombe sur une grosse canalisation de drainage agricole. Croyant y trouver une cache, il ne se rend pas compte qu'il allait être repéré par les insurgés. Encerclé, il est capturé tel un brigand fugitif. Entraînés dans une rage folle, les révoltés lui fassent subir un affreux supplice avant qu'une balle ne mette fin à sa vie. Sa mort renvoie plus aux signes avant-coureurs d'une guerre civile, issue logique d'une société cadenassée plus d'un demi-siècle, que de la fin d'un régime.

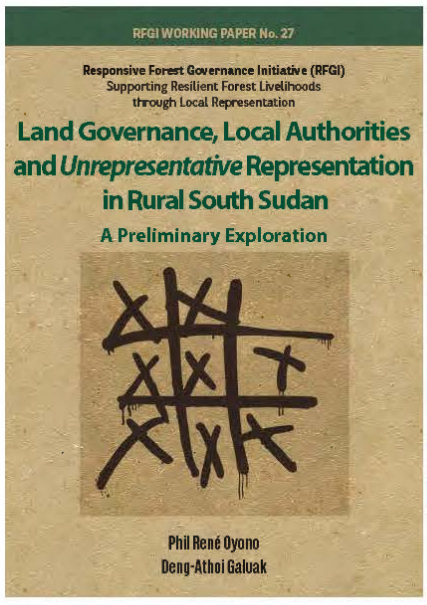
Au plan de la structure, l'auteur a privilégié la voie narrative bien qu'il revienne de temps à autre sur la vie de son personnage central, lui faisant rappeler, dans les dures moments, comment il est passé d'un pauvre jeune berger du désert à un colonel de l'armée libyenne et devenir, par la suite, le Guide spirituel d'une nation, respecté et craint. Cette façon de procéder atténue la monotonie de la linéarité, mais ne permet pas à l'œuvre d'atteindre une dimension esthétique. Ce qui fait, qu'en dehors du sujet de Mouammar Kadhafi et son importance dans la mémoire collective, que ce soit en Libye, dans la région arabe ou en Afrique, le roman ne peut être qualifié d'œuvre majeure en raison de son écriture simple, incapable de traduire le déchirement d'un dirigeant aveuglé par le pouvoir, sa folie à vouloir rester à la tête du pays alors que la rue grondait.

Sans envolées lyriques, de monologues, de dialogues structurés, et d'emprunts à l'histoire d'un pays miné par les luttes tribales, ce qui aurait pu lui assurer une dimension esthétique, *La dernière nuit du Rais* reste un roman qu'on pourrait oublier sitôt la lecture achevée. A l'instar des écrivains tels que Gabriel Marquez, on aurait aimé que Yasmina Khadra nous amène à revisiter la tragédie du pouvoir pour ressentir la souffrance des hommes marchant vers leur fin inexorable.

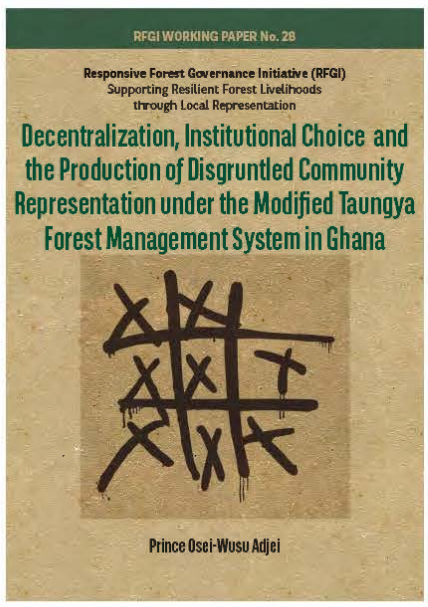
Toute œuvre gagnerait l'universalité si elle ne sonde pas les profondeurs de l'âme humaine, raconte les sentiments des êtres pris dans les instants d'extase ou de tourmente, et permet de dire à n'importe quel lecteur, qu'en dehors des contingences, des particularismes et des multiples différences qui séparent les hommes, que telle chose peut arriver chez nous et qu'on pourrait y subir le même sort. En immortalisant ses moments forts de la condition humaine, l'œuvre accomplit la rédemption de l'homme dans l'art. En dehors de ces remarques relatives, le roman *La nuit du Rais*, mériterait d'être lu et étudié d'une manière approfondie pour situer sa place dans son genre et son apport dans la littérature universelle.



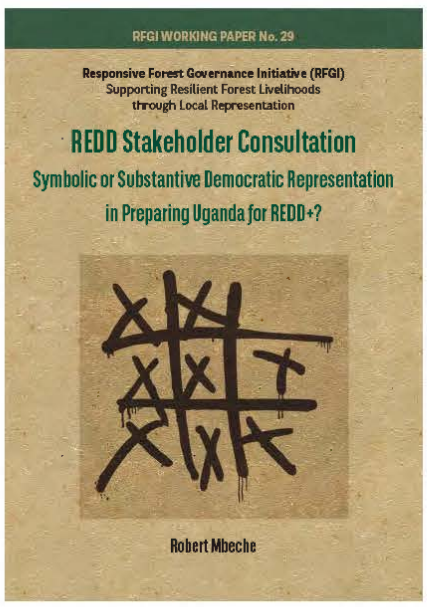
ISBN: 978-2-86978-687-5
Pages: 56



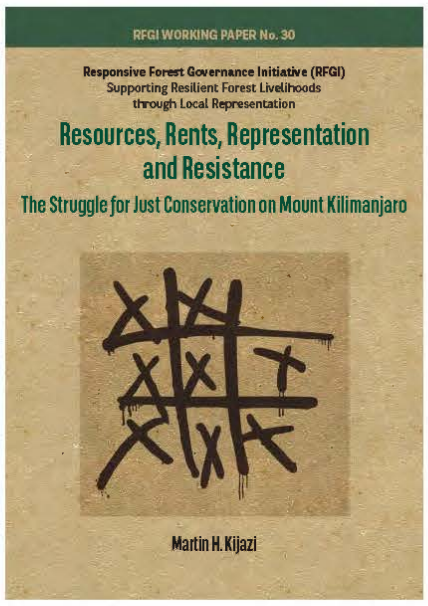
ISBN: 978-2-86978-688-2
Pages: 56



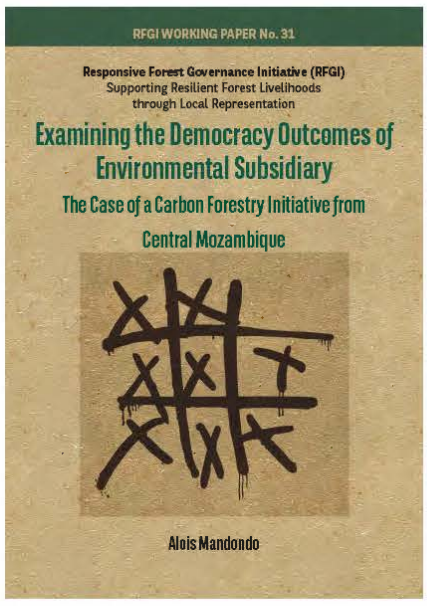
ISBN: 978-2-86978-689-9
Pages: 52



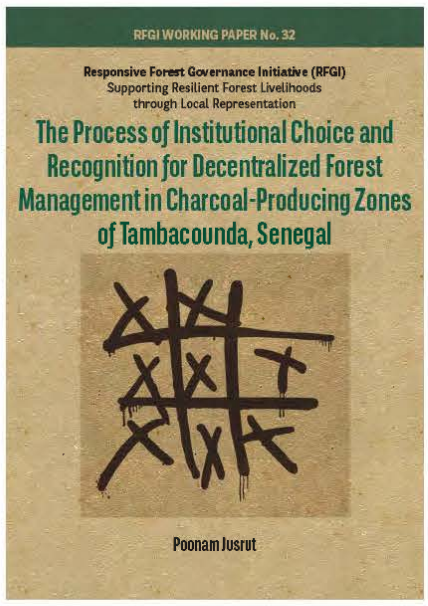
ISBN: 978-2-86978-690-5
Pages: 52



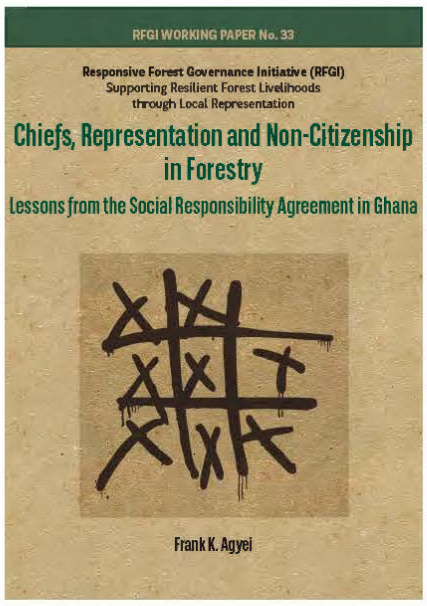
ISBN: 978-2-86978-691-2
Pages: 60



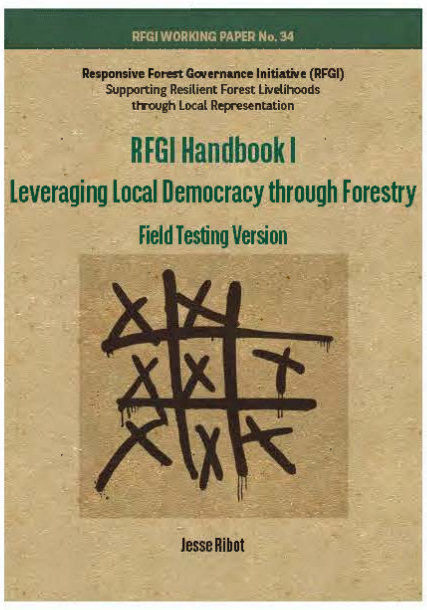
ISBN: 978-2-86978-696-7
Pages: 52



ISBN: 978-2-86978-697-4
Pages: 56



ISBN: 978-2-86978-698-1
Pages: 48



ISBN: 978-2-86978-699-8
Pages: 184

Initiative pour la gouvernance démocratique des forêts (RFGI)

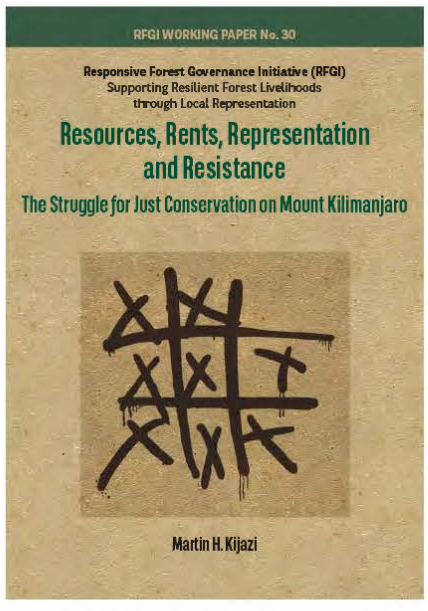
Soutien aux moyens d'existence tirés des forêts par la représenation locale

L'Initiative pour la gouvernance démocratique des forêts (RFGI) est un projet de recherche et de formation focalisé sur la gouvernance environnementale en Afrique. Le RFGI est conjointement mis en oeuvre par le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA), l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (UICN) et l'Université de l'Illinois à Urbana-Champaign (UIUC). Les ressources naturelles, notamment forestières, sont très importantes car elles fournissent aux gouvernements et aux populations locales les recettes, la richesse et la subsistance dont ils ont besoin. Les gouvernements démocratiques locaux peuvent fournir aux populations qui dépendent des ressources forestières la souplesse dont ils ont besoin pour gérer, adapter et faire face à leur environnement changeant. RFGI vise à renforcer et aide à institutionnaliser les processus de gouvernance locaux réactifs et responsables généralisés qui réduisent la vulnérabilité, consolident le bien-être local, et améliorent la gestion forestière avec un accent particulier sur le développement des garanties et des instructions pour assurer l'application juste et équitable de Réduction des Emissions dues à la Déforestation et à la Dégradation des forêts (REDD +) et les interventions de l'adaptation climatique.

Responsive Forest Governance Initiative (RFGI)

Supporting Resilient Forest Livelihoods through Local Representation

The Responsive Forest Governance Initiative (RFGI) is a research and training program, focusing on environmental governance in Africa. It is jointly managed by the Council for the Development of Social Sciences Research in Africa (CODESRIA), the International Union for the Conservation of Nature (IUCN) and the University of Illinois at Urbana Champaign (UIUC). Natural resources, especially forests, are very important since they provide local governments and local people with needed revenue, wealth, and subsistence. Responsive local governments can provide forest resource-dependent populations the flexibility they need to manage, adapt to and remain resilient in their changing environment. RFGI aims to enhance and help institutionalize widespread responsive and accountable local governance processes that reduce vulnerability, enhance local wellbeing, and improve forest management with a special focus on developing safeguards and guidelines to ensure fair and equitable implementation of the Reduced Emissions from Deforestation and Forest Degradation (REDD+) and climate-adaptation interventions.



ISBN: 978-2-86978-700-1
Pages: 80

Autobiographies exilées

Kahina Bouanane-Nouar

D'un pays sans frontières - Essai sur la littérature de l'exil

par Fouad Laroui, Ed. Zellige, 2015, 256 pp,

ISBN 978-2-914773-66-9, 18 €

L'auteur Marocain Fouad Laroui est professeur de littérature à l'université d'Amsterdam, romancier et critique littéraire. Il est l'auteur de plusieurs textes : *D'une année chez les Français*[1], *La Vieille Dame du Riad*[2], *L'étrange affaire du pantalon de Dassoukine* [3] et *Les Tribulations du dernier Sijilmassi*[4].

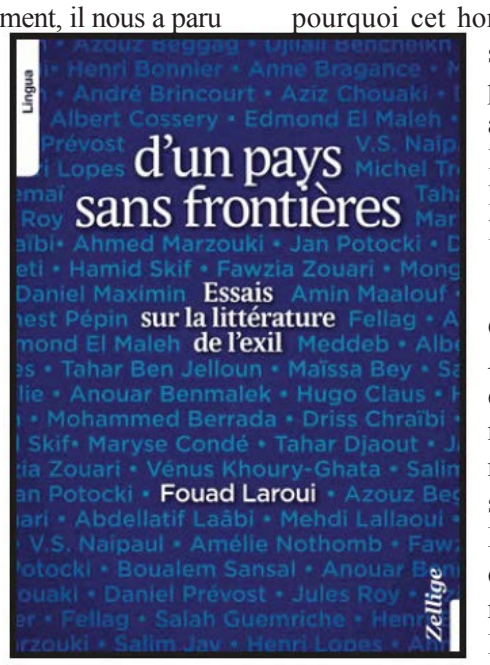
Dans son dernier essai intitulé *D'un pays sans frontières*, Fouad Laroui traite de la ''littérature de l'exil''. Il remet à jour des valeurs telles l'identité, la tolérance et le respect : des valeurs intrinsèques. Selon l'auteur :

> *« elles sont malmenées ou mal comprises dans nos pays du Maghreb et peut-être aussi ailleurs en Afrique et dans les pays arabes* »[5].

Cet ouvrage repose des problématiques ayant comme champ la littérature de l'exil, la littérature de l'immigration, où il retrace le parcours d'un certain nombre d'auteurs qui, de gré ou de force, ont choisi de partir. Il présente une série de productions littéraires postcoloniales écrites par des auteurs « déracinés », dit-il, et qui se trouvent dans le même cas que lui. La thématique de l'exil, telle qu'approchée par Laroui dans son ouvrage, nous fait penser à la lecture faite par la philosophe Olivia Bianchi dans son article *Penser l'exil pour penser l'être*[6] qui aborde l'exil en un système consistant en la privation d'un lieu propre pour un individu ou un peuple, et qui se révèle comme perte de l'origine. Mais puisque le concept d'exil inclut – en théorie – celui du retour, il est évident que l'exil de la conscience annonce également l'avenir de retrouvailles avec l'origine.

Ainsi, l'auteur semble arpenter les sentiers de la littérature de l'immigration en proposant des points de vue différents de plusieurs auteurs et de différentes nationalités, parmi ces derniers, citons : Azzouz Beggag, Djilali Bencheikh, Tahar Ben Jelloun, Anouar Benmalek, Maïssa Bey, Anne Bragance, Driss Chraïbi, Hugo Claus, Maryse Condé, Fellag, Venus Khoury-Ghata, Amin Maalouf, V.S. Naipaul, Amélie Nothomb, Jan Potocki, Daniel Prévost et Boualem Sansal. Les questions sont nombreuses auxquelles l'auteur tente de répondre en comparant des positions distinctes, que ce soit l'exil qui amène à écrire ou l'écriture qui conduit à l'exil ; immigration et littérature, ces deux sujets pivots, ont bien souvent été vivement liés dans l'histoire des textes. Laroui cite et se base sur différents parcours d'auteurs qui ont vécu sur/dans l'exil. Il s'agit d'un seuil de frontière qui prend la forme d'un exutoire. Une quête identitaire qui alimente encore l'imaginaire de Laroui : une frontière où l'altérité est continuellement murée dans un ailleurs.

Dans ce même contexte exil/air(e), où la frontière tend vers une altérité bio-politique au sens de Michel Agier[7] dans son ouvrage *Mur et Frontière*[8], les expériences d'exil sont vécues entièrement et longuement pour celles et ceux qui les vivent dans une « double absence » dont parlait déjà Abdelmalek Sayad (1999) : ils ne sont ni vraiment partis du lieu d'origine ni vraiment arrivés quelque part. Mais aujourd'hui, ces expériences révèlent plus encore, même si c'est de forme juste naissante : ce sont des trajets qui ressemblent de moins en moins à des odyssées. Dans une même perspective de lecture et de cheminement, il nous a paru tout aussi judicieux de citer Ali El-Kenz[9] dans son ouvrage *Écrits d'exil*[10] dans lequel il décrit la société algérienne comme



> « un oignon que nous n'aurions jamais fini d'éplucher et où l'essentiel tient dans les épluchures, c'est-à-dire dans les différentes strates d'altérité qui recouvrent un pseudo ''noyau identitaire'' »[11].

Fouad Laroui, lui-même issu « *d'un pays sans frontières* », livre ses réflexions sur ses « *semblables* », tous ces auteurs en mouvement qui ne vivent plus sur leur terre natale ou sont attachés à un ailleurs lointain. Au fil des pages, Laroui rend hommage à la « vigueur algérienne » en citant Abdelkader Djemaï, Othman Bouhlal et Sadek Aïssat. Il cite aussi des référents tels que V.S. Naipaul[12], fils d'une famille indienne de Trinidad, et traite de « misanthrope sans bagages ». Il s'agit d'un fragment de récit qui met en scène le parcours académique de cet écrivain très particulier au sens de l'auteur marocain : « C'est que Naipaul fait scandale. Il refuse les solidarités obligées. Il a la peau sombre, et alors ? Aux États-Unis, il serait classé « Noir ». Il s'en fiche. Naipaul est un individu. « Je n'ai ni maître ni rival, ni employé ni ennemi », affirme-t-il. Sans préjugés, sans dogme, il est à même d'écrire des livres vrais, selon sa propre définition ». Il semble que le choix de cet auteur n'est pas anodin, l'auteur marocain s'est en quelque sorte projeté dans le parcours de Naipaul : il est question d'un homme qui a fait un choix et notamment de son destin, il s'est mis à dos toutes les formes de fatalismes qui auraient pu l'handicaper à faire son chemin. Laroui décrit ce personnage avec un remarquable déterminisme à écrire une œuvre détachée sur son île natale, Trinidad :

> C'est un individualiste acharné, refusant le groupe, refusant toute solidarité, poursuit Fouad Laroui. Il ne craint pas d'aller jusqu'au bout de sa logique : selon lui, le Noir américain n'a rien à dire s'il entend ne parler que de sa négritude, c'est-à-dire ce qui le lie à d'autres hommes. Il n'y a au fond que des questions personnelles. C'est sans doute pourquoi cet homme qui a scié ses racines n'a pas participé au débat sur la négritude et l'Occident ou sur l'orientalisme[13].

Fouad Laroui évoque, également, Amélie Nothomb et Albert Cossery et revient de manière récurrente à l'un de ses auteurs préférés, Driss Chraïbi[14], comme pour lui rendre hommage. Il fait aussi des commentaires sur quelques figures emblématiques d'Afrique subsaharienne: il rappelle des ouvrages de Henri Lopès avec son *Dossier classé*[15], Mongo Beti avec *Trop de soleil tue l'amour*[16] et, aussi, Stanislas Spero Adotevi[17], auteur de *Négritudes et négrologues*, avec le roman de *brûlot africain* paru en 1972 afin de défaire le concept de « négritude », roman réédité en 1998 en le remettant ainsi à jour avec Le Castor Astral.

En fait, Laroui retrace le parcours d'Adotevi comme un « anti-Senghor », ce qui lui a permis de reprendre les grandes lignes qui ont jalonné la thématique de la négritude : « La fierté d'appartenir à une civilisation africaine, la nécessité de se libérer des modèles européens, une foi profonde dans le destin de l'Afrique »[18]. Ensuite, il cite un autre passage qui semble avoir attiré son attention tout particulièrement dans le texte d'Adotevi :

> Bon. Adotevi a reconnu les mérites de la négritude. On l'entrevoit presque : rapide inclinaison du buste. Alors il passe à ce qui est réellement le cœur de sa querelle. En un mot : les définitions du Nègre sont métaphysiques. Elles ne veulent rien dire. C'est aussi simple que cela. Armé de cette conviction, il débusque partout les perles, les sophismes, les apories. C'est un bêtisier monumental qui s'élabore sous nos yeux. C'est aussi le coup d'envoi du festival anti-Senghor[19].

C'est ainsi que s'achève le circuit littéraire de Fouad Laroui, permettant de reprendre avec lui les grandes figures littéraires qui ont marqué la littérature d'immigration (et d'exil) dans un parcours chaotique mais Ô ! Combien réconfortant pour certains, notamment, pour cet auteur qui semble trouver une quiétude dans son exil choisi. Ce qui lui fait dire que le migrant dans son parcours difficile et douloureux apporte un autre souffle à la littérature.

Notes

1. Ed. Julliard, 2010.
2. Ed. Julliard, 2010.
3. Ed. Julliard, 2012, Prix Goncourt de la nouvelle.
4. Ed. Julliard, 2014, Prix Jean-Giono.
5. Fouad Laroui, *D'un pays sans frontières*, Ed. Zellige, p. 42.
6. Le Portique-Revue de philosophie et de sciences humaines, 2005.
7. Anthropologue et directeur de recherches à l'Institut de recherche pour le développement (IRD), puis directeur d'études à l'EHESS. De 2005 à 2009, il coordonne « Asiles », un programme de recherches sur les réfugiés, sinistrés et clandestins dans le monde. Il a notamment publié *Gérer les indésirables. Des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire* (Flammarion, 2008), *Le Couloir des exilés. Être étranger dans un monde commun* (éditions du Croquant, 2011) et a coécrit avec Sara Prestianni *« Je me suis réfugié là ! » Bords de routes en exil* (Donner Lieu, 2011).
8. Revue *Hermès*, n°23, 2012.
9. Sociologue algérien, professeur à l'Université d'Alger, puis à l'Université de Nantes.
10. Casbah Editions, Alger, 2009.
11. *Ibid*., p. 80.
12. Prix Nobel de littérature obtenu en 2001.
13 Fouad Laroui, *D'un pays sans frontières*, p118.
14. Auteur marocain des années 1950, figure fondatrice de la littérature moderne marocaine.
15. Ed. Seuil, 2002.
16. Ed. Julliard, 1999.
17. Philosophe beninois
18. Fouad Laroui, *D'un pays sans frontières*, p. 198.
19. *Ibid*., p. 209.

Ébène, couleur de la vie

Mehdi Souiah

Americanah

par Anne Damour

Traduit de l'anglais par Chimamanda Ngozi Adiche.

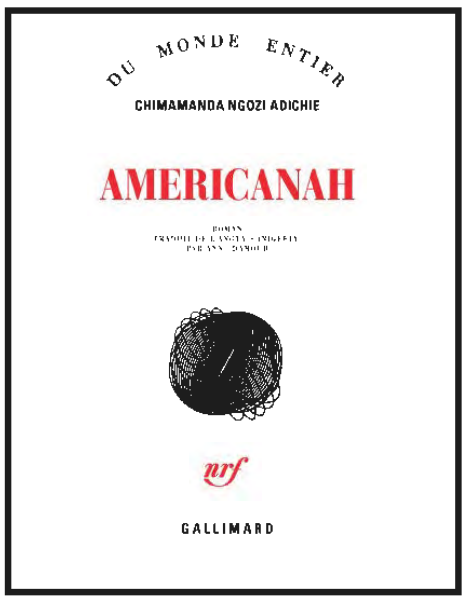
Ed. Gallimard, Paris, 2014, 1171 pp. (pour la version électronique),
ISBN 9782070142354.

Si l'on devait dégager une thématique qui nous permet de formuler une quelconque appréciation du roman de Ngozi Abiche, elle serait, sans conteste, celle de la vie. La vie telle qu'elle se décline sous les différentes nuances de l'ébène. À travers une prose suave, on apprend que « noir » est la couleur de l'amour, parfois interdit ; du bonheur, souvent compromis ; des fantasmes réalisés ; des désirs inassouvis. Bref de l'existence, de la vie dans sa forme la plus plate et la plus banale qui soit.

Noir, à défaut d'être seulement un teint, est aussi un ton, un mode d'être, une philosophie et une identité.

Il est toujours très difficile de faire une recension d'un roman. Fournir une réponse à la question « de quoi le roman parle-t-il ? », serait la solution la plus facile, seulement Ifemelu nous apprend qu'il n'est rien de plus contrariant que de demander cela à un lecteur, pourquoi les gens se la posent-ils si souvent ? Se demande le personnage principal d'*Americanah*, « *comme si un roman devait parler d'une seule chose* » (p. 479), pense-t-elle avec raison d'ailleurs. De par les thèmes qu'il aborde, ce livre d'une grande richesse, traite de « choses » multiples. L'auteure évoque à travers le récit d'une vie ordinaire d'une adulte étudiante aux États-Unis, la lutte des migrants qui cherchent à s'adapter au nouvel environnement. Pour ce faire, elle montre comment ces personnages dans leur survie ont emprunté de leur pays d'origine les rites d'initiation et un mode de vie communautaire et tribal. Cette situation les met directement en conflit avec les impératifs de la société américaine. Celle-ci même qui place les Blancs au sommet de l'échelle hiérarchique, reléguant par là même les Noirs américains à la place la plus inférieure. C'est du moins ce que nous pouvons lire dans une chronique intitulée « Comprendre l'Amérique pour les Noirs non américains : Le tribalisme américain » (pp. 468-470). De ce fait, l'auteure se veut avant tout observatrice critique d'une société prétendument évoluée, et l'analyse à travers le prisme de sa société d'origine. Un va-et-vient continuel entre les États-Unis et le Nigeria nous accompagne tout le long du roman, nous incitant à palper l'écart flagrant entre les deux sociétés, les deux cultures et les deux modes de vie.

L'impression que nous pourrions avoir, en parcourant les premières lignes de ce livre, c'est qu'il s'agirait d'un énième roman sur la détresse des immigrants, un nouvel épisode sur le déracinement. Fort heureusement, les romanciers africains sont loin d'être si prévisibles. Et en cela, réside toute la fascination que l'auteure d'*Americanah* pourrait nous arracher. De par la capacité dont elle est porteuse de se défaire des clichés, qu'on se détrompe, « les femmes africaines ne sont pas une, mais diverses », même si dans le regard du Blanc elles se ressemblent toutes comme le fait dire Ngozi Abiche à l'un des personnages. Se contentant ainsi de porter un regard critique de deux cultures, aussi éloignées l'une de l'autre, tout en soulignant les divergences. Car en effet, l'identité « Noire » n'est pas vécue de la même manière que l'on soit au Sénégal, en Algérie ou aux États-Unis d'Amérique. Elle peut être subie ici, assumée là-bas ou violemment revendiquée ailleurs. Le choix même de la sémantique liée à l'éventail identitaire, employée par l'auteure n'est nullement anodin.



Chaque expression et chaque qualificatif est soigneusement élue pour servir les différentes représentations des « identités » que « l'être noir » pourrait avoir. Nous apprenons ainsi qu'*Americanah* est un sobriquet qui, au Nigeria, est utilisé pour qualifier ceux qui, après une courte escapade étasunienne, reviennent « avec des manières affectées, faignant de ne plus comprendre le yoruba [le parler local], bredouillant un *r* à chaque mot d'anglais » (p. 163). La différence qui existe entre « Afro-Américain » et « Américain-Africain ». Si le premier désigne les noirs américains de naissance, le second serait le qualificatif qu'on donne aux africains happés par la culture états-unienne, soit les Américains d'adoption.

C'est aussi un roman sur le rapport au corps, sur l'estime de soi. Ce n'est pas par hasard qu'une grande partie du roman se déroule dans un « salon de nattage (de coiffure) ». L'auteure fait de ce lieu une tribune où sont débattues en toute liberté les interrogations existentielles portées par les ressortissantes africaines en Amérique. Avec raison, le salon de nattage nous est présenté comme autant un espace-compromis – Foucauld préférerait le désigner comme un « hors-lieu » – qui, bien qu'il se trouve aux États-Unis, est régi par des règles africaines et animé par des acteurs de l'Afrique. Un lieu où il n'y a nul place à la nationalité, ni à la tribu, et encore moins à la religion. Où seul l'attachement à l'Afrique et à ses valeurs prime, fédérant par là même la Nigériane d'avec sa « sœur » sénégalaise, congolaise, etc[1].

C'est aussi dans le salon de nattage où l'on fait, tout en appréciant un « bon » film Nollywoodien[2], le procès du capitalisme, du politiquement correcte, de l'hypocrisie si joliment maquillée des sociétés dites évoluées, et le lieu où on maîtrise mieux que nulle part l'Afrique et ses nuances : « Où vit-elle ? [demande Ifemelu à sa coiffeuse, l'interrogeant sur sa sœur]

- En Afrique.

- Où en Afrique ? Au Sénégal ?

- Au Bénin.

-Pourquoi dites-vous Afrique au lieu de citer simplement le pays ?

- Tu connais pas l'Amérique. Tu dis Sénégal et ils disent c'est où ? À mon amie du Burkina Faso ils demandent, votre pays c'est en Amérique latine ? » [Souligné par M.S.] (p.39)

Le salon de nattage est également le lieu où se fait l'initiation des jeunes filles fraîchement débarquées des différents pays africains au « savoir-vivre » américain, où on apprend que si l'on doit faire long feu dans son métier de caissier, de tailleur ou de coiffeur, on doit se comporter comme le ferait un Américain, donc de se montrer aveuglément dévoué envers son client. La dévotion au client « ce faux brillant des apparences », on se doit de l'accepter, de l'épouser même (p. 467).

À propos de la chevelure capricieuse des femmes noires, Ngozi Abiche ne lésine pas pour ouvrir de temps à autres des parenthèses pour signifier à quel point une simple coupe de cheveux puisse être révélatrice d'une personnalité, d'une identité. On y lit ainsi en page 739, un dialogue entre deux copines qui tentent de percer le secret de la chevelure éclatante de la première dame des États-Unis : « Je me demande si Michelle Obama a des extensions, ses cheveux paraissent plus fournis à présent, et les passer au fer tous les jours doit sacrément les abîmer » se demande l'une. Et l'autre de répondre : « Tu veux dire que ses cheveux ne poussent pas naturellement de cette façon ? ».

Tandis que sur les critères de beauté, ces derniers sont loin d'être une valeur universellement partagée, « ce qui est gros pour les américains est simplement normal, nous [Nigérians] » (p. 1048).

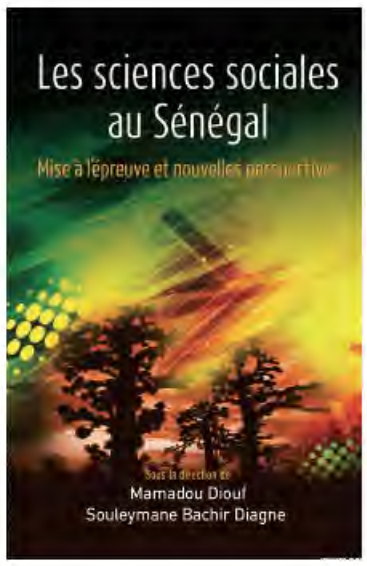
Tout indique que l'axe assurant la structure du roman est celui de l'identité. Même si des thèmes forts de leur gravité y sont évoqués (la condition de la femme en Afrique, la corruption dans les pays sous-développés, le règne des militaires au Nigeria, etc.), la question identitaire est celle qui y prédomine, s'impose au lecteur. Il faut dire toutefois qu'il ne s'agit nullement d'un livre sur/contre le racisme, il n'est pas non plus un livre « raciste ». On pourrait être surpris par l'aisance qu'a Ngozi Abiche à lâcher le mot « race » au risque de heurter la sensibilité de certains de ses lecteurs dénués de sens de l'humour. Elle en use, elle en abuse même. Elle va jusqu'à faire tenir au personnage principal de son roman un blog qui porte sur les différences entre les races, dans le souci de faire ressortir l'authenticité des Noirs. Au fil des pages, on se rend compte que son usage du vocabulaire cru des anthropologues fascistes du début du vingtième siècle, fait sur un ton sarcastique ayant pour but de réduire à sa valeur nulle la symbolique qu'un mot (noire, nègre, blanc, etc.) puisse avoir. Sa façon à elle de dénoncer l'hypocrisie des sociétés occidentales, de crier son ras-le-bol contre une inégalité biologique réprimée du bout des lèvres, contre le politiquement correct.

Ifemelu retourne au Nigeria après quinze années d'absence. Pour maintenir son blog, elle se sent contrainte de transformer sa ligne éditoriale. La race ? D'intérêt aucun, « La race ne compte pas tellement ici. En descendant de l'avion à Lagos j'ai eu l'impression d'avoir cessé d'être noire » [souligné par M.S.] (p. 1160).

Notes

1. « Halima [l'une des coiffeuses] adressa un sourire à Ifemelu, un sourire qui, dans sa chaleureuse complicité, accueillait une sœur d'Afrique ; elle n'aurait pas souri ainsi à une Américaine » (p. 37).
2. Nollywood est le vocable utilisé pour désigner la production cinématographique nigériane.

CODESRIA Publications: www.codesria.org



Les sciences sociales au Sénégal

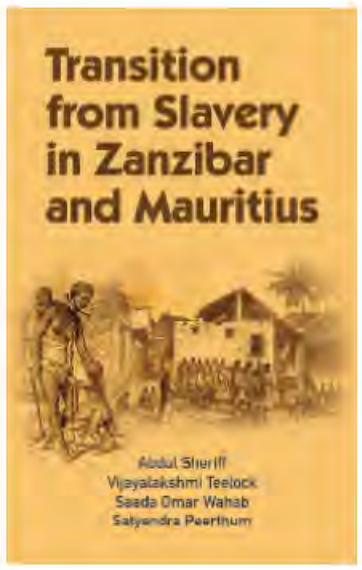
Mise à l'épreuve et nouvelles perspectives

Sous la direction de Mamadou Diouf et Souleymane Bachir Diagne

La rencontre qui s'organise en ce livre de disciplines et thématiques diverses manifeste le mouvement, aujourd'hui, de la recherche académique en sciences sociales au Sénégal. Différentes ethnographies et sociologies, spécifiques à chaque situation examinée, sont présentées dans les textes ici réunis, qui inaugurent et affichent, tout à la fois, une conversation autant soucieuse de précision empirique qu'attentive aux problématiques théoriques, épistémologiques et méthodologiques. Ainsi, dans leur manière de restituer avec rigueur aussi bien la diversité des communautés et des acteurs que la complexité des situations et des thèmes examinés, les différents chapitres ont valeur d'exemplaires.

La cohérence de l'ouvrage tient aux procédures mises en oeuvre dans chaque contribution : la collecte la plus complète et la plus rigoureuse possible des ressources documentaires disponibles ; leur traitement en recourant aux théories et méthodes scientifiques, quantitatives et qualitatives les plus éprouvées et, finalement, une présentation claire et précise des résultats obtenus. Aucune ne s'enferme dans une réflexion exclusivement académique. Le souci de trouver des solutions pratiques aux problèmes examinés est fortement présent. Chaque texte est exemplaire en ce sens qu'il propose un exemple de ce que sont aujourd'hui les humanités et les sciences sociales sur notre continent lorsqu'elles sont attachées à penser les devenirs à l'oeuvre dans la modernité africaine, sénégalaise plus particulièrement. C'est à ce titre qu'ils se font écho dans leur manière de proposer, ensemble, un profil de cette modernité en mouvement.

ISBN : 978-2-86978-709-4 **Pages : 284**



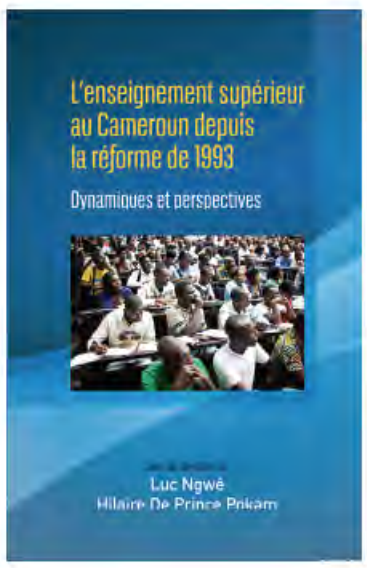
Transition from Slavery in Zanzibar and Mauritius

Abdul Sheriff, Vijayalakshmi Teelock, Saada Omar Wahab and Satyendra Peerthum

This book presents a comparative history of slavery and the transition from slavery to free labour in Zanzibar and Mauritius, within the context of a wider comparative study of the subject in the Atlantic and Indian Ocean worlds. Both countries are islands, with roughly the same size of area and populations, a common colonial history, and both are multicultural societies. However, despite inhabiting and using the same oceanic space, there are differences in experiences and structures which deserve to be explored. In the nineteenth century, two types of slave systems developed on the islands – while Zanzibar represented a variant of an Indian Ocean slave system, Mauritius represented a variant of the Atlantic system – yet both flourished when the world was already under the hegemony of the global capitalist mode of production.

This comparison, therefore, has to be seen in the context of their specific historical conjunctures and the types of slave systems in the overall theoretical conception of modes of production within which they manifested themselves, a concept that has become unfashionable but which is still essential. The starting point of many such efforts to compare slave systems has naturally been the much-studied slavery in the Atlantic region which has been used to provide a paradigm with which to study any type of slavery anywhere in the world. However, while Mauritian slavery was 100 per cent colonial slavery, slavery in Zanzibar has been described as 'Islamic slavery'. Both established plantation economies, although with different products, Zanzibar with cloves and Mauritius with sugar, and in both cases, the slaves faced a potential conflictual situation between former masters and slaves in the post-emancipation period.

ISBN: 978-2-86978-680-6 **Pages: 180**



L'enseignement supérieur au Cameroun depuis la réforme de 1993

Sous la direction de Luc Ngwé et Hilaire De Prince Pokam

Au moment où les États, particulièrement africains sont soumis à des injonctions toujours renouvelées des différents acteurs internationaux, au moment où différentes politiques publiques internationales sectorielles (éducation, environnement, santé, etc) et globales (développement, croissance économique) se succèdent au rythme des événements sociaux conjoncturels (faim, pauvreté, sida, réchauffement climatique) dans l'agenda international et dans le paysage des Etats africains, il nous a semblé opportun de marquer un temps d'arrêt et de questionner le chemin parcouru par une politique publique sectorielle au Cameroun : l'enseignement supérieur.

Réunissant une équipe pluridisciplinaire dans le cadre du programme de recherche « Groupe National de Travail » (GNT) du Codesria, cet ouvrage scrute les dynamiques de l'enseignement supérieur depuis le processus de réformes entamées en 1993. Engagées sur plusieurs axes tels que la raison d'être de l'enseignement supérieur, les dynamiques internes, les rapports avec l'environnement, les différentes contributions démontrent les interconnexions entre les différents aspects de l'enseignement supérieur entre eux ainsi qu'avec les autres espaces sociaux. Elles lèvent aussi le voile sur sa nature profonde du système et soulignent ses évolutions, ses impasses et ses contradictions.

ISBN : 978-2-86978-707-0 **Pages: 296**

Africa

CODESRIA Publications
Avenue Cheikh Anta Diop x Canal IV
BP 3304, Dakar 18524 Senegal
Email: codesria@codesria.sn/
publications@codesria.sn
Web: www.codesria.org
Africa Outside Africa

Librairie CLAIRAFRIQUE
(Site Université)
BP 2005 Dakar – SENEGAL
Tel : +221 33 864 44 29 / 33 869 49 57
Fax : +221 33 864 58 54

Mosuro/ The Booksellers Ltd.
HQ: 52 Magazine Road,
Jericho, P.O.Box 30201 / Ibadan, Nigeria
Tel: 02-241-3375 / 02-7517474
GSM: 08033229113 / 08078496332 /
8033224923
Kmosuro@aol.com / mosuro@skannet.com

Librairie Kalila Wa Dimna
344, avenue Mohammed V
Rabat – MAROC
Tél : 00 212 5 37 723106
Fax : 00 212 5 37 722478
kalila@menara.ma

Editions Cle
Yaoundé Av+G4 FOCH, BP 1501
Yaounde, Cameroun
Tél.: +237 22 22 27 09 / 77 98 48 21 /
99 58 06 39

University Bookshop Makerere
P.o Box 33062
Tel: +256-414 543442
Fax: +256-414-534973
Mobile: +256-772-927256

Outside Africa

African Books Collective
PO Box 721
Ferry Hinksey Road
Oxford, OX1, 9EN, UK
Email: abc@africanbookscollective.com
Web: www.africanbookscollective.com